

# Enfants uniques

# Enfants uniques

# Enfants uniques

# Enfants uniques



Collection « La vie de l'enfant »  
dirigée par Sylvain Missonnier  
syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

**Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige,  
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,  
Anne Frichet, Bernard Golse,  
Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Anne-Marie Merle-Béral  
Rémy Puyuelo

# ENFANTS UNIQUES

## Entre isolement et solitude

« La vie de l'enfant »

éres  
éditions



Collection « La vie de l'enfant »  
dirigée par Sylvain Missonnier  
syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

**Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige,  
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,  
Anne Frichet, Bernard Golse,  
Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Anne-Marie Merle-Béral  
Rémy Puyuelo

# ENFANTS UNIQUES

## Entre isolement et solitude

« La vie de l'enfant »

éres  
éditions



Collection « La vie de l'enfant »  
dirigée par Sylvain Missonnier  
syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

**Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige,  
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,  
Anne Frichet, Bernard Golse,  
Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Anne-Marie Merle-Béral  
Rémy Puyuelo

# ENFANTS UNIQUES

## Entre isolement et solitude

« La vie de l'enfant »

éres  
éditions



Collection « La vie de l'enfant »  
dirigée par Sylvain Missonnier  
syl@carnetpsy.com

De l'enfant imaginaire dans la tête des parents virtuels à l'adolescent rappeur, il y a tout un monde ! Chacun des ouvrages de la collection est une pièce du puzzle de cet univers peuplé d'enfants vivants, morts, bien portants, souffrants, handicapés, maltraités, soignés, accueillis, éduqués, aimés..., indissociables de leur environnement.

*La vie de l'enfant* s'adresse aux professionnels et aux curieux de la genèse de l'humain, de la parentalité et du soin. Elle privilégie la clinique et ses pratiques, matrices de nos hypothèses théoriques et non servantes. La lisibilité, exempte d'ésotérisme, n'y rime pas avec simplisme. À la croisée des domaines psychanalytique, psycho(patho)logique, médical, social, historique, anthropologique et éthique, sa convivialité épistémologique réconcilie l'enfant observé et l'enfant reconstruit.

La collection publie des auteurs confirmés ou à découvrir et des collectifs réunis autour d'une diagonale essentielle. Témoin de l'évolution des usages, des mutations sociales et culturelles, elle souhaite constituer un vivier d'informations réflexives dédié aux explorateurs de la santé mentale infantile d'ici et d'ailleurs.

Initiatrice de rencontres, *La vie de l'enfant* désire être une vivante agora où enfants, parents et professionnels élaborent avec créativité les métamorphoses du troisième millénaire.

**Membres du comité éditorial :**

Micheline Blazy, Dominique Blin, Nathalie Boige,  
Edwige Dautzenberg, Pierre Delion,  
Anne Frichet, Bernard Golse,  
Sylvie Séguret  
et Michel Soulé, fondateur de la collection en 1959.

Retrouvez tous les titres parus sur  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Anne-Marie Merle-Béral  
Rémy Puyuelo

# ENFANTS UNIQUES

## Entre isolement et solitude

« La vie de l'enfant »

éres  
éditions



## TABLE DES MATIÈRES

### ERREURS D'ENFANCE

Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé... ..	9
Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines ! .....	10
Les enfants oubliés de Sigmund Freud.....	13
Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott .....	16
Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté.....	19

### LES AUTRES EN NOUS

Anna s'ennuie.....	25
Orpheline.....	29
Frère de lait .....	31
Voulez-vous jouer avec moi ? .....	34
« Je ne vous remets pas... » .....	36
Écrit sur du vent.....	38
Papiers froissés .....	41
Les toupies .....	44
Comment Édouard rencontra la mort.....	47
Et si c'était vrai ?.....	50
Je ne suis pas mort, je le saurais.....	53
Thibaud, humanitaire de la vie .....	55

Conception de la couverture  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3076-4  
Première édition © Éditions érès, 2011  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## TABLE DES MATIÈRES

### ERREURS D'ENFANCE

Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé... ..	9
Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines ! .....	10
Les enfants oubliés de Sigmund Freud.....	13
Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott .....	16
Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté.....	19

### LES AUTRES EN NOUS

Anna s'ennuie.....	25
Orpheline.....	29
Frère de lait .....	31
Voulez-vous jouer avec moi ? .....	34
« Je ne vous remets pas... » .....	36
Écrit sur du vent.....	38
Papiers froissés .....	41
Les toupies .....	44
Comment Édouard rencontra la mort.....	47
Et si c'était vrai ?.....	50
Je ne suis pas mort, je le saurais.....	53
Thibaud, humanitaire de la vie .....	55

Conception de la couverture  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3076-4  
Première édition © Éditions érès, 2011  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## TABLE DES MATIÈRES

### ERREURS D'ENFANCE

Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé... ..	9
Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines ! .....	10
Les enfants oubliés de Sigmund Freud.....	13
Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott .....	16
Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté.....	19

### LES AUTRES EN NOUS

Anna s'ennuie.....	25
Orpheline.....	29
Frère de lait .....	31
Voulez-vous jouer avec moi ? .....	34
« Je ne vous remets pas... » .....	36
Écrit sur du vent.....	38
Papiers froissés .....	41
Les toupies .....	44
Comment Édouard rencontra la mort.....	47
Et si c'était vrai ?.....	50
Je ne suis pas mort, je le saurais.....	53
Thibaud, humanitaire de la vie .....	55

Conception de la couverture  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3076-4  
Première édition © Éditions érès, 2011  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

## TABLE DES MATIÈRES

### ERREURS D'ENFANCE

Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé... ..	9
Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines ! .....	10
Les enfants oubliés de Sigmund Freud.....	13
Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott .....	16
Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté.....	19

### LES AUTRES EN NOUS

Anna s'ennuie.....	25
Orpheline.....	29
Frère de lait .....	31
Voulez-vous jouer avec moi ? .....	34
« Je ne vous remets pas... » .....	36
Écrit sur du vent.....	38
Papiers froissés .....	41
Les toupies .....	44
Comment Édouard rencontra la mort.....	47
Et si c'était vrai ?.....	50
Je ne suis pas mort, je le saurais.....	53
Thibaud, humanitaire de la vie .....	55

Conception de la couverture  
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012  
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3076-4  
Première édition © Éditions érès, 2011  
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse  
[www.editions-eres.com](http://www.editions-eres.com)

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Le malentendu.....	57
Travaux forcés .....	60
L'ambitieuse.....	63
L'empoisonneuse .....	65
Maman saigne.....	67
Déception et ambiguïté .....	69
Un malheur ordinaire.....	71

#### LES LIVRES EN NOUS

Entre-deux.....	79
Paul et Virginie.....	80
Les carnets de Marie .....	84
Cherche pairs... désespérément ! .....	87
Pinocchio, mon frère... « Qu'est-ce que je fais là ? ».....	92
Petits monstres.....	98

#### POUR UNE ÉPIPHANIE DE L'ENFANT UNIQUE

Entre solitude et isolement .....	103
Un caractère .....	106

#### FAITES VOS JEUX... LES JEUX SONT FAITS

Entre-deux.....	117
Le tableau de la petite fille.....	119
Les larmes de Miranda.....	122

OUVRAGES CONSULTÉS .....	125
--------------------------	-----

## ERREURS D'ENFANCE

Le malentendu.....	57
Travaux forcés .....	60
L'ambitieuse.....	63
L'empoisonneuse .....	65
Maman saigne.....	67
Déception et ambiguïté .....	69
Un malheur ordinaire.....	71

#### LES LIVRES EN NOUS

Entre-deux.....	79
Paul et Virginie.....	80
Les carnets de Marie .....	84
Cherche pairs... désespérément ! .....	87
Pinocchio, mon frère... « Qu'est-ce que je fais là ? ».....	92
Petits monstres.....	98

#### POUR UNE ÉPIPHANIE DE L'ENFANT UNIQUE

Entre solitude et isolement .....	103
Un caractère .....	106

#### FAITES VOS JEUX... LES JEUX SONT FAITS

Entre-deux.....	117
Le tableau de la petite fille.....	119
Les larmes de Miranda.....	122

OUVRAGES CONSULTÉS .....	125
--------------------------	-----

## ERREURS D'ENFANCE

Le malentendu.....	57
Travaux forcés .....	60
L'ambitieuse.....	63
L'empoisonneuse .....	65
Maman saigne.....	67
Déception et ambiguïté .....	69
Un malheur ordinaire.....	71

#### LES LIVRES EN NOUS

Entre-deux.....	79
Paul et Virginie.....	80
Les carnets de Marie .....	84
Cherche pairs... désespérément ! .....	87
Pinocchio, mon frère... « Qu'est-ce que je fais là ? ».....	92
Petits monstres.....	98

#### POUR UNE ÉPIPHANIE DE L'ENFANT UNIQUE

Entre solitude et isolement .....	103
Un caractère .....	106

#### FAITES VOS JEUX... LES JEUX SONT FAITS

Entre-deux.....	117
Le tableau de la petite fille.....	119
Les larmes de Miranda.....	122

OUVRAGES CONSULTÉS .....	125
--------------------------	-----

## ERREURS D'ENFANCE

Le malentendu.....	57
Travaux forcés .....	60
L'ambitieuse.....	63
L'empoisonneuse .....	65
Maman saigne.....	67
Déception et ambiguïté .....	69
Un malheur ordinaire.....	71

#### LES LIVRES EN NOUS

Entre-deux.....	79
Paul et Virginie.....	80
Les carnets de Marie .....	84
Cherche pairs... désespérément ! .....	87
Pinocchio, mon frère... « Qu'est-ce que je fais là ? ».....	92
Petits monstres.....	98

#### POUR UNE ÉPIPHANIE DE L'ENFANT UNIQUE

Entre solitude et isolement .....	103
Un caractère .....	106

#### FAITES VOS JEUX... LES JEUX SONT FAITS

Entre-deux.....	117
Le tableau de la petite fille.....	119
Les larmes de Miranda.....	122

OUVRAGES CONSULTÉS .....	125
--------------------------	-----

## ERREURS D'ENFANCE



## Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé...

Ce postulat en forme de boutade introduit l'idée organisatrice de notre propos : le trio ne peut devenir œdipien que s'il est quatuor. Une triade tient lieu de famille à l'enfant unique et, sauf à sombrer dans la folie en rejoignant par l'acte le héros des origines, celui-ci doit trouver toute solution qui lui permette d'échapper au même destin funeste, l'inceste et le meurtre. Dans les familles dites normales, le double fraternel défléchit comme le bouclier de Persée l'horreur des fantasmes originaires trop proches, et permet d'accéder à une situation humaine tenable parce que élaborable.

Alors comment s'y prendre quand on est enfant unique ?

Dans son cas, la prévalence persistante de l'économie narcissique, toujours sur le point de sombrer tant ses bases sont fragiles, autant chez la fille que chez le garçon, occulte souvent le développement de sa sexualité infantile, son destin et ses avatars. Jouer avec le négatif, ainsi que l'enfant unique est amené à le faire constamment, l'entraîne à un jeu de cache-cache avec le conflit œdipien, le pousse à le duper tout en se dupant lui-même mais tient à ne pas l'éliminer malgré tout.

L'enfant unique demeure ainsi une sorte de figure hybride dans l'entre-deux du narcissisme et de la relation d'objet. Beau masque narcissique, il tient et contient pourtant une sexualité vivante, mais toujours discrète, farouche même, issue d'un œdipe insuffisamment structurant. Confronté à un mystère de la nature humaine plus qu'à une énigme, il utilise des solutions narcissiques face au danger d'un œdipe agi, et reste incarcéré dans un non-lieu entre tragique et conflit.

## Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé...

Ce postulat en forme de boutade introduit l'idée organisatrice de notre propos : le trio ne peut devenir œdipien que s'il est quatuor. Une triade tient lieu de famille à l'enfant unique et, sauf à sombrer dans la folie en rejoignant par l'acte le héros des origines, celui-ci doit trouver toute solution qui lui permette d'échapper au même destin funeste, l'inceste et le meurtre. Dans les familles dites normales, le double fraternel défléchit comme le bouclier de Persée l'horreur des fantasmes originaires trop proches, et permet d'accéder à une situation humaine tenable parce que élaborable.

Alors comment s'y prendre quand on est enfant unique ?

Dans son cas, la prévalence persistante de l'économie narcissique, toujours sur le point de sombrer tant ses bases sont fragiles, autant chez la fille que chez le garçon, occulte souvent le développement de sa sexualité infantile, son destin et ses avatars. Jouer avec le négatif, ainsi que l'enfant unique est amené à le faire constamment, l'entraîne à un jeu de cache-cache avec le conflit œdipien, le pousse à le duper tout en se dupant lui-même mais tient à ne pas l'éliminer malgré tout.

L'enfant unique demeure ainsi une sorte de figure hybride dans l'entre-deux du narcissisme et de la relation d'objet. Beau masque narcissique, il tient et contient pourtant une sexualité vivante, mais toujours discrète, farouche même, issue d'un œdipe insuffisamment structurant. Confronté à un mystère de la nature humaine plus qu'à une énigme, il utilise des solutions narcissiques face au danger d'un œdipe agi, et reste incarcéré dans un non-lieu entre tragique et conflit.

## Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé...

Ce postulat en forme de boutade introduit l'idée organisatrice de notre propos : le trio ne peut devenir œdipien que s'il est quatuor. Une triade tient lieu de famille à l'enfant unique et, sauf à sombrer dans la folie en rejoignant par l'acte le héros des origines, celui-ci doit trouver toute solution qui lui permette d'échapper au même destin funeste, l'inceste et le meurtre. Dans les familles dites normales, le double fraternel défléchit comme le bouclier de Persée l'horreur des fantasmes originaires trop proches, et permet d'accéder à une situation humaine tenable parce que élaborable.

Alors comment s'y prendre quand on est enfant unique ?

Dans son cas, la prévalence persistante de l'économie narcissique, toujours sur le point de sombrer tant ses bases sont fragiles, autant chez la fille que chez le garçon, occulte souvent le développement de sa sexualité infantile, son destin et ses avatars. Jouer avec le négatif, ainsi que l'enfant unique est amené à le faire constamment, l'entraîne à un jeu de cache-cache avec le conflit œdipien, le pousse à le duper tout en se dupant lui-même mais tient à ne pas l'éliminer malgré tout.

L'enfant unique demeure ainsi une sorte de figure hybride dans l'entre-deux du narcissisme et de la relation d'objet. Beau masque narcissique, il tient et contient pourtant une sexualité vivante, mais toujours discrète, farouche même, issue d'un œdipe insuffisamment structurant. Confronté à un mystère de la nature humaine plus qu'à une énigme, il utilise des solutions narcissiques face au danger d'un œdipe agi, et reste incarcéré dans un non-lieu entre tragique et conflit.

## Si Œdipe avait eu un frère, rien de tout cela ne serait arrivé...

Ce postulat en forme de boutade introduit l'idée organisatrice de notre propos : le trio ne peut devenir œdipien que s'il est quatuor. Une triade tient lieu de famille à l'enfant unique et, sauf à sombrer dans la folie en rejoignant par l'acte le héros des origines, celui-ci doit trouver toute solution qui lui permette d'échapper au même destin funeste, l'inceste et le meurtre. Dans les familles dites normales, le double fraternel défléchit comme le bouclier de Persée l'horreur des fantasmes originaires trop proches, et permet d'accéder à une situation humaine tenable parce que élaborable.

Alors comment s'y prendre quand on est enfant unique ?

Dans son cas, la prévalence persistante de l'économie narcissique, toujours sur le point de sombrer tant ses bases sont fragiles, autant chez la fille que chez le garçon, occulte souvent le développement de sa sexualité infantile, son destin et ses avatars. Jouer avec le négatif, ainsi que l'enfant unique est amené à le faire constamment, l'entraîne à un jeu de cache-cache avec le conflit œdipien, le pousse à le duper tout en se dupant lui-même mais tient à ne pas l'éliminer malgré tout.

L'enfant unique demeure ainsi une sorte de figure hybride dans l'entre-deux du narcissisme et de la relation d'objet. Beau masque narcissique, il tient et contient pourtant une sexualité vivante, mais toujours discrète, farouche même, issue d'un œdipe insuffisamment structurant. Confronté à un mystère de la nature humaine plus qu'à une énigme, il utilise des solutions narcissiques face au danger d'un œdipe agi, et reste incarcéré dans un non-lieu entre tragique et conflit.

## Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines !

Les figures de Narcisse et d'Œdipe, si l'on survole à nouveau les mythes jusqu'à leur origine même, c'est-à-dire leur conception, apparaissent encore à la limite de la normalité, de la sortie de l'humain, voire d'une monstruosité latente enfouie.

Narcisse, dès son apparition dans les *Métamorphoses* d'Ovide (1961), se signale comme né d'un viol. Le fleuve Céphise, de nature virile, vient personnifier la tyrannie criminelle de ce type de père sur la nymphe Liriope qui se laisse forcer. « Jadis le Céphise l'enlaça de ses flots sinueux, et la tenant enchaînée dans son onde, triompha de sa pudeur par la violence. Cette nymphe, modèle de beauté, devint mère d'un enfant qui semblait né pour inspirer l'amour et qu'elle appela Narcisse. Elle demanda au devin si son fils parviendrait à une longue vieillesse. "Oui, s'il ne se connaît pas", répond-il. » Que penser d'une mère qui, dès la naissance de son enfant, se préoccupe de sa longévité, donc de sa mort ? Le vœu infanticide inconscient maternel semble proche, tandis que le père, le fleuve Céphise, suit son propre cours...

Quant à la phrase sibylline de l'oracle, elle interroge à l'infini et n'abandonne jamais qu'une partie de sa lumière aux interprétations. Narcisse vivra longtemps à condition de ne pas se connaître. Or, qu'est-ce que ne pas se connaître ? Ne pas savoir ? Ne pas se voir ? Ne pas se reconnaître ? En effet, dans la source, Narcisse croit voir un autre et ne reconnaît pas son reflet, son désir de lui-même ne peut donc jamais être satisfait. La nymphe Écho, qui le suit, n'est que son reflet sonore, elle-même dépourvue d'altérité, sous le joug d'une punition antérieure liée à sa séduction (elle a eu la langue coupée pour avoir répandu des rumeurs sur la conduite amoureuse de Zeus).

On note ainsi l'extension et l'emboîtement des anathèmes et de la malédiction. L'existence même de Narcisse les matérialise à travers le viol initial, accouplement hors nature, à l'origine de son isolement et de l'identité confusionnante où il ne cesse de s'ennuyer.

Œdipe, quant à lui, est conçu dans un contexte autre qui interroge davantage sur la complexité d'un désir d'enfant chez ses parents. Comme chez Narcisse, on retrouve la malédiction frappant les générations précédentes. Pélopos maudit Laïos, d'avoir violé son fils Chrysippe qui s'est suicidé, et lui annonce l'extinction de sa lignée en punition de son crime. Quand Laïos épouse Jocaste, l'oracle prescrit au couple de ne pas avoir d'enfant. Ils sont donc condamnés aux rapports sexuels exclusivement sodomiques.

Que penser du désir maternel chez une femme qui subit ou accepte un tel sort ? Lors de la nuit de l'ivresse de Laïos (est-ce elle qui l'a fait boire ?), il y a transgression d'une prescription contre nature, est-ce un paradoxe ? Un désir d'enfant a-t-il existé ce soir-là et chez qui ? La conception d'Œdipe est une erreur aux sens propre et figuré. Les parents d'Œdipe semblent avoir oscillé entre l'obéissance au précepte de sodomie non transgressé et la non-existence d'un enfant potentiel, et des vœux infanticides manifestés dès sa naissance. Ils sont donc profondément stériles dès l'origine, ou sans rapport sexuel, frère-sœur, déjà incestueux sur une ligne horizontale puisque l'horizon de la verticalité leur est interdit et impossible : elle bute vers le haut sur l'homosexualité de Laïos, vers le bas sur l'absence d'enfant ou un enfant mort.

On peut mieux comprendre l'étrange et complexe relation entre Œdipe et la Sphinge, sorte d'hybride vampire féminine/phallique qui se couchait sur ses victimes dans un jeu sexuel, mais propose à Œdipe un jeu intellectuel. Un signe de lui la fait mourir sans qu'il la tue. On ne sait pas comment meurt la Sphinge. Pour certains auteurs, le matricide a été évité. Ce serait ce non-matricide qui poursuit Œdipe comme une esquive de l'initiation adolescente. Il peut ainsi conserver son omnipotence. Œdipe-Roi naît à lui-même au cours d'un destin devenu solitaire vers sa propre mort. Ce n'est qu'à Colone qu'Œdipe, les yeux

## Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines !

Les figures de Narcisse et d'Œdipe, si l'on survole à nouveau les mythes jusqu'à leur origine même, c'est-à-dire leur conception, apparaissent encore à la limite de la normalité, de la sortie de l'humain, voire d'une monstruosité latente enfouie.

Narcisse, dès son apparition dans les *Métamorphoses* d'Ovide (1961), se signale comme né d'un viol. Le fleuve Céphise, de nature virile, vient personnifier la tyrannie criminelle de ce type de père sur la nymphe Liriope qui se laisse forcer. « Jadis le Céphise l'enlaça de ses flots sinueux, et la tenant enchaînée dans son onde, triompha de sa pudeur par la violence. Cette nymphe, modèle de beauté, devint mère d'un enfant qui semblait né pour inspirer l'amour et qu'elle appela Narcisse. Elle demanda au devin si son fils parviendrait à une longue vieillesse. "Oui, s'il ne se connaît pas", répond-il. » Que penser d'une mère qui, dès la naissance de son enfant, se préoccupe de sa longévité, donc de sa mort ? Le vœu infanticide inconscient maternel semble proche, tandis que le père, le fleuve Céphise, suit son propre cours...

Quant à la phrase sibylline de l'oracle, elle interroge à l'infini et n'abandonne jamais qu'une partie de sa lumière aux interprétations. Narcisse vivra longtemps à condition de ne pas se connaître. Or, qu'est-ce que ne pas se connaître ? Ne pas savoir ? Ne pas se voir ? Ne pas se reconnaître ? En effet, dans la source, Narcisse croit voir un autre et ne reconnaît pas son reflet, son désir de lui-même ne peut donc jamais être satisfait. La nymphe Écho, qui le suit, n'est que son reflet sonore, elle-même dépourvue d'altérité, sous le joug d'une punition antérieure liée à sa séduction (elle a eu la langue coupée pour avoir répandu des rumeurs sur la conduite amoureuse de Zeus).

On note ainsi l'extension et l'emboîtement des anathèmes et de la malédiction. L'existence même de Narcisse les matérialise à travers le viol initial, accouplement hors nature, à l'origine de son isolement et de l'identité confusionnante où il ne cesse de s'ennuyer.

Œdipe, quant à lui, est conçu dans un contexte autre qui interroge davantage sur la complexité d'un désir d'enfant chez ses parents. Comme chez Narcisse, on retrouve la malédiction frappant les générations précédentes. Pélops maudit Laïos, d'avoir violé son fils Chrysippe qui s'est suicidé, et lui annonce l'extinction de sa lignée en punition de son crime. Quand Laïos épouse Jocaste, l'oracle prescrit au couple de ne pas avoir d'enfant. Ils sont donc condamnés aux rapports sexuels exclusivement sodomiques.

Que penser du désir maternel chez une femme qui subit ou accepte un tel sort ? Lors de la nuit de l'ivresse de Laïos (est-ce elle qui l'a fait boire ?), il y a transgression d'une prescription contre nature, est-ce un paradoxe ? Un désir d'enfant a-t-il existé ce soir-là et chez qui ? La conception d'Œdipe est une erreur aux sens propre et figuré. Les parents d'Œdipe semblent avoir oscillé entre l'obéissance au précepte de sodomie non transgressé et la non-existence d'un enfant potentiel, et des vœux infanticides manifestés dès sa naissance. Ils sont donc profondément stériles dès l'origine, ou sans rapport sexuel, frère-sœur, déjà incestueux sur une ligne horizontale puisque l'horizon de la verticalité leur est interdit et impossible : elle bute vers le haut sur l'homosexualité de Laïos, vers le bas sur l'absence d'enfant ou un enfant mort.

On peut mieux comprendre l'étrange et complexe relation entre Œdipe et la Sphinge, sorte d'hybride vampire féminine/phallique qui se couchait sur ses victimes dans un jeu sexuel, mais propose à Œdipe un jeu intellectuel. Un signe de lui la fait mourir sans qu'il la tue. On ne sait pas comment meurt la Sphinge. Pour certains auteurs, le matricide a été évité. Ce serait ce non-matricide qui poursuit Œdipe comme une esquive de l'initiation adolescente. Il peut ainsi conserver son omnipotence. Œdipe-Roi naît à lui-même au cours d'un destin devenu solitaire vers sa propre mort. Ce n'est qu'à Colone qu'Œdipe, les yeux

## Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines !

Les figures de Narcisse et d'Œdipe, si l'on survole à nouveau les mythes jusqu'à leur origine même, c'est-à-dire leur conception, apparaissent encore à la limite de la normalité, de la sortie de l'humain, voire d'une monstruosité latente enfouie.

Narcisse, dès son apparition dans les *Métamorphoses* d'Ovide (1961), se signale comme né d'un viol. Le fleuve Céphise, de nature virile, vient personnifier la tyrannie criminelle de ce type de père sur la nymphe Liriope qui se laisse forcer. « Jadis le Céphise l'enlaça de ses flots sinueux, et la tenant enchaînée dans son onde, triompha de sa pudeur par la violence. Cette nymphe, modèle de beauté, devint mère d'un enfant qui semblait né pour inspirer l'amour et qu'elle appela Narcisse. Elle demanda au devin si son fils parviendrait à une longue vieillesse. "Oui, s'il ne se connaît pas", répond-il. » Que penser d'une mère qui, dès la naissance de son enfant, se préoccupe de sa longévité, donc de sa mort ? Le vœu infanticide inconscient maternel semble proche, tandis que le père, le fleuve Céphise, suit son propre cours...

Quant à la phrase sibylline de l'oracle, elle interroge à l'infini et n'abandonne jamais qu'une partie de sa lumière aux interprétations. Narcisse vivra longtemps à condition de ne pas se connaître. Or, qu'est-ce que ne pas se connaître ? Ne pas savoir ? Ne pas se voir ? Ne pas se reconnaître ? En effet, dans la source, Narcisse croit voir un autre et ne reconnaît pas son reflet, son désir de lui-même ne peut donc jamais être satisfait. La nymphe Écho, qui le suit, n'est que son reflet sonore, elle-même dépourvue d'altérité, sous le joug d'une punition antérieure liée à sa séduction (elle a eu la langue coupée pour avoir répandu des rumeurs sur la conduite amoureuse de Zeus).

On note ainsi l'extension et l'emboîtement des anathèmes et de la malédiction. L'existence même de Narcisse les matérialise à travers le viol initial, accouplement hors nature, à l'origine de son isolement et de l'identité confusionnante où il ne cesse de s'ennuyer.

Œdipe, quant à lui, est conçu dans un contexte autre qui interroge davantage sur la complexité d'un désir d'enfant chez ses parents. Comme chez Narcisse, on retrouve la malédiction frappant les générations précédentes. Pélopos maudit Laïos, d'avoir violé son fils Chrysippe qui s'est suicidé, et lui annonce l'extinction de sa lignée en punition de son crime. Quand Laïos épouse Jocaste, l'oracle prescrit au couple de ne pas avoir d'enfant. Ils sont donc condamnés aux rapports sexuels exclusivement sodomiques.

Que penser du désir maternel chez une femme qui subit ou accepte un tel sort ? Lors de la nuit de l'ivresse de Laïos (est-ce elle qui l'a fait boire ?), il y a transgression d'une prescription contre nature, est-ce un paradoxe ? Un désir d'enfant a-t-il existé ce soir-là et chez qui ? La conception d'Œdipe est une erreur aux sens propre et figuré. Les parents d'Œdipe semblent avoir oscillé entre l'obéissance au précepte de sodomie non transgressé et la non-existence d'un enfant potentiel, et des vœux infanticides manifestés dès sa naissance. Ils sont donc profondément stériles dès l'origine, ou sans rapport sexuel, frère-sœur, déjà incestueux sur une ligne horizontale puisque l'horizon de la verticalité leur est interdit et impossible : elle bute vers le haut sur l'homosexualité de Laïos, vers le bas sur l'absence d'enfant ou un enfant mort.

On peut mieux comprendre l'étrange et complexe relation entre Œdipe et la Sphinge, sorte d'hybride vampire féminine/phallique qui se couchait sur ses victimes dans un jeu sexuel, mais propose à Œdipe un jeu intellectuel. Un signe de lui la fait mourir sans qu'il la tue. On ne sait pas comment meurt la Sphinge. Pour certains auteurs, le matricide a été évité. Ce serait ce non-matricide qui poursuit Œdipe comme une esquive de l'initiation adolescente. Il peut ainsi conserver son omnipotence. Œdipe-Roi naît à lui-même au cours d'un destin devenu solitaire vers sa propre mort. Ce n'est qu'à Colone qu'Œdipe, les yeux

## Narcisse et Œdipe, enfants uniques aux noires origines !

Les figures de Narcisse et d'Œdipe, si l'on survole à nouveau les mythes jusqu'à leur origine même, c'est-à-dire leur conception, apparaissent encore à la limite de la normalité, de la sortie de l'humain, voire d'une monstruosité latente enfouie.

Narcisse, dès son apparition dans les *Métamorphoses* d'Ovide (1961), se signale comme né d'un viol. Le fleuve Céphise, de nature virile, vient personnifier la tyrannie criminelle de ce type de père sur la nymphe Liriope qui se laisse forcer. « Jadis le Céphise l'enlaça de ses flots sinueux, et la tenant enchaînée dans son onde, triompha de sa pudeur par la violence. Cette nymphe, modèle de beauté, devint mère d'un enfant qui semblait né pour inspirer l'amour et qu'elle appela Narcisse. Elle demanda au devin si son fils parviendrait à une longue vieillesse. "Oui, s'il ne se connaît pas", répond-il. » Que penser d'une mère qui, dès la naissance de son enfant, se préoccupe de sa longévité, donc de sa mort ? Le vœu infanticide inconscient maternel semble proche, tandis que le père, le fleuve Céphise, suit son propre cours...

Quant à la phrase sibylline de l'oracle, elle interroge à l'infini et n'abandonne jamais qu'une partie de sa lumière aux interprétations. Narcisse vivra longtemps à condition de ne pas se connaître. Or, qu'est-ce que ne pas se connaître ? Ne pas savoir ? Ne pas se voir ? Ne pas se reconnaître ? En effet, dans la source, Narcisse croit voir un autre et ne reconnaît pas son reflet, son désir de lui-même ne peut donc jamais être satisfait. La nymphe Écho, qui le suit, n'est que son reflet sonore, elle-même dépourvue d'altérité, sous le joug d'une punition antérieure liée à sa séduction (elle a eu la langue coupée pour avoir répandu des rumeurs sur la conduite amoureuse de Zeus).

On note ainsi l'extension et l'emboîtement des anathèmes et de la malédiction. L'existence même de Narcisse les matérialise à travers le viol initial, accouplement hors nature, à l'origine de son isolement et de l'identité confusionnante où il ne cesse de s'ennuyer.

Œdipe, quant à lui, est conçu dans un contexte autre qui interroge davantage sur la complexité d'un désir d'enfant chez ses parents. Comme chez Narcisse, on retrouve la malédiction frappant les générations précédentes. Pélopos maudit Laïos, d'avoir violé son fils Chrysippe qui s'est suicidé, et lui annonce l'extinction de sa lignée en punition de son crime. Quand Laïos épouse Jocaste, l'oracle prescrit au couple de ne pas avoir d'enfant. Ils sont donc condamnés aux rapports sexuels exclusivement sodomiques.

Que penser du désir maternel chez une femme qui subit ou accepte un tel sort ? Lors de la nuit de l'ivresse de Laïos (est-ce elle qui l'a fait boire ?), il y a transgression d'une prescription contre nature, est-ce un paradoxe ? Un désir d'enfant a-t-il existé ce soir-là et chez qui ? La conception d'Œdipe est une erreur aux sens propre et figuré. Les parents d'Œdipe semblent avoir oscillé entre l'obéissance au précepte de sodomie non transgressé et la non-existence d'un enfant potentiel, et des vœux infanticides manifestés dès sa naissance. Ils sont donc profondément stériles dès l'origine, ou sans rapport sexuel, frère-sœur, déjà incestueux sur une ligne horizontale puisque l'horizon de la verticalité leur est interdit et impossible : elle bute vers le haut sur l'homosexualité de Laïos, vers le bas sur l'absence d'enfant ou un enfant mort.

On peut mieux comprendre l'étrange et complexe relation entre Œdipe et la Sphinge, sorte d'hybride vampire féminine/phallique qui se couchait sur ses victimes dans un jeu sexuel, mais propose à Œdipe un jeu intellectuel. Un signe de lui la fait mourir sans qu'il la tue. On ne sait pas comment meurt la Sphinge. Pour certains auteurs, le matricide a été évité. Ce serait ce non-matricide qui poursuit Œdipe comme une esquive de l'initiation adolescente. Il peut ainsi conserver son omnipotence. Œdipe-Roi naît à lui-même au cours d'un destin devenu solitaire vers sa propre mort. Ce n'est qu'à Colone qu'Œdipe, les yeux



crevés et coupable, devient en mourant un humain, un homme. L'initiation n'a été que retardée et survient quand il accepte de subir le dénuement et la dépossession.

À l'évidence, Narcisse et Œdipe sont restés uniques, erreurs de la nature, « ils n'auraient pas dû naître ».

## Les enfants oubliés de Sigmund Freud

« De la solitude, du silence et de l'obscurité,  
nous ne pouvons rien dire d'autre  
sinon que ce sont véritablement les facteurs auxquels est liée,  
chez la plupart des gens,  
une angoisse infantile qui n'est jamais tout à fait éteinte. »

S. Freud (1915-1917)

Les enfants uniques sont définis par ce qu'ils ne sont pas. Ces ni frères-ni sœurs sont socialement perçus comme des malades ou des génies. Ces « anomalies sociales et psychologiques » se distingueraient par toute une série de traits négatifs... Les psychanalystes, de leur côté, sont restés étrangement silencieux sur la condition des enfants uniques et les travaux les plus récents sur les frères et sœurs éliminent les enfants uniques de leurs réflexions.

Il faut, pour en retrouver quelques traces, remonter aux minutes de la Société psychanalytique de Vienne, où se trouve le résumé de la conférence du Dr Sadger, donnée le 9 octobre 1910, et de la discussion qui s'ensuivit. F. Mosca nous le relate dans « Ni frère, ni sœur » (Bourguignon et coll., 1999). L'auteur de la conférence, intitulée « La psychologie de l'enfant unique et de l'enfant favori », insiste sur le poids de la « psychologie des parents » : ceux-ci seraient des parents aux tendances incestueuses, faisant de leurs enfants, littéralement, leurs « amants ». Si l'on ne peut pas donner tort à Sadger quand il souligne que « la psychologie de l'enfant unique » se doit de commencer par l'étude de celles de ses parents, on ne peut le suivre quand il en décrit les conséquences : l'impuissance chez les hommes (les plus exposés pour lui) et la frigidity chez les femmes, l'homosexualité, la démence précoce et, du fait de l'inhibition de la sublimation,

crevés et coupable, devient en mourant un humain, un homme. L'initiation n'a été que retardée et survient quand il accepte de subir le dénuement et la dépossession.

À l'évidence, Narcisse et Œdipe sont restés uniques, erreurs de la nature, « ils n'auraient pas dû naître ».

## Les enfants oubliés de Sigmund Freud

« De la solitude, du silence et de l'obscurité,  
nous ne pouvons rien dire d'autre  
sinon que ce sont véritablement les facteurs auxquels est liée,  
chez la plupart des gens,  
une angoisse infantile qui n'est jamais tout à fait éteinte. »

S. Freud (1915-1917)

Les enfants uniques sont définis par ce qu'ils ne sont pas. Ces ni frères-ni sœurs sont socialement perçus comme des malades ou des génies. Ces « anomalies sociales et psychologiques » se distingueraient par toute une série de traits négatifs... Les psychanalystes, de leur côté, sont restés étrangement silencieux sur la condition des enfants uniques et les travaux les plus récents sur les frères et sœurs éliminent les enfants uniques de leurs réflexions.

Il faut, pour en retrouver quelques traces, remonter aux minutes de la Société psychanalytique de Vienne, où se trouve le résumé de la conférence du Dr Sadger, donnée le 9 octobre 1910, et de la discussion qui s'ensuivit. F. Mosca nous le relate dans « Ni frère, ni sœur » (Bourguignon et coll., 1999). L'auteur de la conférence, intitulée « La psychologie de l'enfant unique et de l'enfant favori », insiste sur le poids de la « psychologie des parents » : ceux-ci seraient des parents aux tendances incestueuses, faisant de leurs enfants, littéralement, leurs « amants ». Si l'on ne peut pas donner tort à Sadger quand il souligne que « la psychologie de l'enfant unique » se doit de commencer par l'étude de celles de ses parents, on ne peut le suivre quand il en décrit les conséquences : l'impuissance chez les hommes (les plus exposés pour lui) et la frigidity chez les femmes, l'homosexualité, la démence précoce et, du fait de l'inhibition de la sublimation,

crevés et coupable, devient en mourant un humain, un homme. L'initiation n'a été que retardée et survient quand il accepte de subir le dénuement et la dépossession.

À l'évidence, Narcisse et Œdipe sont restés uniques, erreurs de la nature, « ils n'auraient pas dû naître ».

## Les enfants oubliés de Sigmund Freud

« De la solitude, du silence et de l'obscurité,  
nous ne pouvons rien dire d'autre  
sinon que ce sont véritablement les facteurs auxquels est liée,  
chez la plupart des gens,  
une angoisse infantile qui n'est jamais tout à fait éteinte. »

S. Freud (1915-1917)

Les enfants uniques sont définis par ce qu'ils ne sont pas. Ces ni frères-ni sœurs sont socialement perçus comme des malades ou des génies. Ces « anomalies sociales et psychologiques » se distingueraient par toute une série de traits négatifs... Les psychanalystes, de leur côté, sont restés étrangement silencieux sur la condition des enfants uniques et les travaux les plus récents sur les frères et sœurs éliminent les enfants uniques de leurs réflexions.

Il faut, pour en retrouver quelques traces, remonter aux minutes de la Société psychanalytique de Vienne, où se trouve le résumé de la conférence du Dr Sadger, donnée le 9 octobre 1910, et de la discussion qui s'ensuivit. F. Mosca nous le relate dans « Ni frère, ni sœur » (Bourguignon et coll., 1999). L'auteur de la conférence, intitulée « La psychologie de l'enfant unique et de l'enfant favori », insiste sur le poids de la « psychologie des parents » : ceux-ci seraient des parents aux tendances incestueuses, faisant de leurs enfants, littéralement, leurs « amants ». Si l'on ne peut pas donner tort à Sadger quand il souligne que « la psychologie de l'enfant unique » se doit de commencer par l'étude de celles de ses parents, on ne peut le suivre quand il en décrit les conséquences : l'impuissance chez les hommes (les plus exposés pour lui) et la frigidity chez les femmes, l'homosexualité, la démence précoce et, du fait de l'inhibition de la sublimation,

crevés et coupable, devient en mourant un humain, un homme. L'initiation n'a été que retardée et survient quand il accepte de subir le dénuement et la dépossession.

À l'évidence, Narcisse et Œdipe sont restés uniques, erreurs de la nature, « ils n'auraient pas dû naître ».

## Les enfants oubliés de Sigmund Freud

« De la solitude, du silence et de l'obscurité,  
nous ne pouvons rien dire d'autre  
sinon que ce sont véritablement les facteurs auxquels est liée,  
chez la plupart des gens,  
une angoisse infantile qui n'est jamais tout à fait éteinte. »

S. Freud (1915-1917)

Les enfants uniques sont définis par ce qu'ils ne sont pas. Ces ni frères-ni sœurs sont socialement perçus comme des malades ou des génies. Ces « anomalies sociales et psychologiques » se distingueraient par toute une série de traits négatifs... Les psychanalystes, de leur côté, sont restés étrangement silencieux sur la condition des enfants uniques et les travaux les plus récents sur les frères et sœurs éliminent les enfants uniques de leurs réflexions.

Il faut, pour en retrouver quelques traces, remonter aux minutes de la Société psychanalytique de Vienne, où se trouve le résumé de la conférence du Dr Sadger, donnée le 9 octobre 1910, et de la discussion qui s'ensuivit. F. Mosca nous le relate dans « Ni frère, ni sœur » (Bourguignon et coll., 1999). L'auteur de la conférence, intitulée « La psychologie de l'enfant unique et de l'enfant favori », insiste sur le poids de la « psychologie des parents » : ceux-ci seraient des parents aux tendances incestueuses, faisant de leurs enfants, littéralement, leurs « amants ». Si l'on ne peut pas donner tort à Sadger quand il souligne que « la psychologie de l'enfant unique » se doit de commencer par l'étude de celles de ses parents, on ne peut le suivre quand il en décrit les conséquences : l'impuissance chez les hommes (les plus exposés pour lui) et la frigidity chez les femmes, l'homosexualité, la démence précoce et, du fait de l'inhibition de la sublimation,

la perversion. Dans la discussion qui suit, le Dr Friedjung évoque ces « inadaptés anxieux » dont peu se révèlent être « normaux » et qui présentent les troubles les plus divers... Tous les sphincters sont touchés ; jusqu'à la coqueluche dont la durée est plus longue chez les enfants uniques !

Depuis 1910, les travaux se succèdent, statistiques à l'appui, établissant un portrait-robot de ces enfants d'exception et de leurs parents. En 1972, Arlow fait le point et critique la littérature à partir d'une pratique analytique avec des sujets sans fratrie. Il parle de « constellation développementale » particulière. Comme Burstin, déjà en 1966, il est sévère avec les opinions classiques qui voient en l'enfant unique « un très pauvre combattant dans la lutte pour la vie », entravé par sa solitude, son immaturité et sa tyrannie.

L'enfant unique serait une espèce en voie de disparition, ainsi que le souligne un ouvrage militant récemment paru, s'appuyant sur les familles recomposées actuelles qui « diluent » l'unicité. En fait, ne serait-ce pas une nouvelle façon d'effacer ces enfants-là, perdus, noyés au milieu de demi-frères et de demi-sœurs. Il n'en reste pas moins qu'ils demeurent uniques malgré et avec les apports des « demis » dans le rapport à leurs parents. L'enfant unique, menace pour une société qui vieillit, nécessité pour une société qui veut contrôler sa natalité dans un souci de son économie sociale... Ce petit génie ou ce malade, entre solitude et isolement, n'est-il pas, aussi, l'expression de la jalousie de ceux qui auraient été confrontés aux affres de la rivalité fraternelle ?

Sigmund Freud, enfant d'une famille nombreuse, prend pour héros Œdipe, l'enfant unique, et... n'en dit rien dans son œuvre. Cet oubli de la théorie psychanalytique expliquerait-il en partie les luttes fratricides entre psychanalystes et leurs revendications d'être chacun le seul héritier ? « Aujourd'hui, les dures exigences de notre métier, les déceptions qu'il nous inflige (malgré les joies qu'il nous dispense), l'incompréhension dont notre travail est l'objet, les malentendus de notre dialogue avec la culture font que seuls les autres analystes nous permettent de continuer à l'être. La désillusion des relations entre analystes dans les institutions analytiques porte plus d'un à l'isolement. Et pourtant, c'est un fait d'expérience qu'un analyste solitaire

voit son potentiel analytique dépérir. La seule solution est dans l'amitié. Il est fréquent de constater que les meilleurs amis des analystes sont d'autres analystes. La profession partagée n'en est pas la seule explication. L'amitié entre analystes, entre gens de la même expérience, prend peut-être le relais de l'amitié que notre pratique nous interdit d'avoir avec nos patients. On sait aussi que ces amitiés peuvent être orageuses et conduire à des divorces plus déchirants que ceux des conjoints. C'est que l'amitié est dénaturée. Elle est devenue ce qu'elle n'aurait jamais dû être : une passion » (A. Green, 1984).

la perversion. Dans la discussion qui suit, le Dr Friedjung évoque ces « inadaptés anxieux » dont peu se révèlent être « normaux » et qui présentent les troubles les plus divers... Tous les sphincters sont touchés ; jusqu'à la coqueluche dont la durée est plus longue chez les enfants uniques !

Depuis 1910, les travaux se succèdent, statistiques à l'appui, établissant un portrait-robot de ces enfants d'exception et de leurs parents. En 1972, Arlow fait le point et critique la littérature à partir d'une pratique analytique avec des sujets sans fratrie. Il parle de « constellation développementale » particulière. Comme Burstin, déjà en 1966, il est sévère avec les opinions classiques qui voient en l'enfant unique « un très pauvre combattant dans la lutte pour la vie », entravé par sa solitude, son immaturité et sa tyrannie.

L'enfant unique serait une espèce en voie de disparition, ainsi que le souligne un ouvrage militant récemment paru, s'appuyant sur les familles recomposées actuelles qui « diluent » l'unicité. En fait, ne serait-ce pas une nouvelle façon d'effacer ces enfants-là, perdus, noyés au milieu de demi-frères et de demi-sœurs. Il n'en reste pas moins qu'ils demeurent uniques malgré et avec les apports des « demis » dans le rapport à leurs parents. L'enfant unique, menace pour une société qui vieillit, nécessité pour une société qui veut contrôler sa natalité dans un souci de son économie sociale... Ce petit génie ou ce malade, entre solitude et isolement, n'est-il pas, aussi, l'expression de la jalousie de ceux qui auraient été confrontés aux affres de la rivalité fraternelle ?

Sigmund Freud, enfant d'une famille nombreuse, prend pour héros Œdipe, l'enfant unique, et... n'en dit rien dans son œuvre. Cet oubli de la théorie psychanalytique expliquerait-il en partie les luttes fratricides entre psychanalystes et leurs revendications d'être chacun le seul héritier ? « Aujourd'hui, les dures exigences de notre métier, les déceptions qu'il nous inflige (malgré les joies qu'il nous dispense), l'incompréhension dont notre travail est l'objet, les malentendus de notre dialogue avec la culture font que seuls les autres analystes nous permettent de continuer à l'être. La désillusion des relations entre analystes dans les institutions analytiques porte plus d'un à l'isolement. Et pourtant, c'est un fait d'expérience qu'un analyste solitaire

voit son potentiel analytique dépérir. La seule solution est dans l'amitié. Il est fréquent de constater que les meilleurs amis des analystes sont d'autres analystes. La profession partagée n'en est pas la seule explication. L'amitié entre analystes, entre gens de la même expérience, prend peut-être le relais de l'amitié que notre pratique nous interdit d'avoir avec nos patients. On sait aussi que ces amitiés peuvent être orageuses et conduire à des divorces plus déchirants que ceux des conjoints. C'est que l'amitié est dénaturée. Elle est devenue ce qu'elle n'aurait jamais dû être : une passion » (A. Green, 1984).

la perversion. Dans la discussion qui suit, le Dr Friedjung évoque ces « inadaptés anxieux » dont peu se révèlent être « normaux » et qui présentent les troubles les plus divers... Tous les sphincters sont touchés ; jusqu'à la coqueluche dont la durée est plus longue chez les enfants uniques !

Depuis 1910, les travaux se succèdent, statistiques à l'appui, établissant un portrait-robot de ces enfants d'exception et de leurs parents. En 1972, Arlow fait le point et critique la littérature à partir d'une pratique analytique avec des sujets sans fratrie. Il parle de « constellation développementale » particulière. Comme Burstin, déjà en 1966, il est sévère avec les opinions classiques qui voient en l'enfant unique « un très pauvre combattant dans la lutte pour la vie », entravé par sa solitude, son immaturité et sa tyrannie.

L'enfant unique serait une espèce en voie de disparition, ainsi que le souligne un ouvrage militant récemment paru, s'appuyant sur les familles recomposées actuelles qui « diluent » l'unicité. En fait, ne serait-ce pas une nouvelle façon d'effacer ces enfants-là, perdus, noyés au milieu de demi-frères et de demi-sœurs. Il n'en reste pas moins qu'ils demeurent uniques malgré et avec les apports des « demis » dans le rapport à leurs parents. L'enfant unique, menace pour une société qui vieillit, nécessité pour une société qui veut contrôler sa natalité dans un souci de son économie sociale... Ce petit génie ou ce malade, entre solitude et isolement, n'est-il pas, aussi, l'expression de la jalousie de ceux qui auraient été confrontés aux affres de la rivalité fraternelle ?

Sigmund Freud, enfant d'une famille nombreuse, prend pour héros Œdipe, l'enfant unique, et... n'en dit rien dans son œuvre. Cet oubli de la théorie psychanalytique expliquerait-il en partie les luttes fratricides entre psychanalystes et leurs revendications d'être chacun le seul héritier ? « Aujourd'hui, les dures exigences de notre métier, les déceptions qu'il nous inflige (malgré les joies qu'il nous dispense), l'incompréhension dont notre travail est l'objet, les malentendus de notre dialogue avec la culture font que seuls les autres analystes nous permettent de continuer à l'être. La désillusion des relations entre analystes dans les institutions analytiques porte plus d'un à l'isolement. Et pourtant, c'est un fait d'expérience qu'un analyste solitaire

voit son potentiel analytique dépérir. La seule solution est dans l'amitié. Il est fréquent de constater que les meilleurs amis des analystes sont d'autres analystes. La profession partagée n'en est pas la seule explication. L'amitié entre analystes, entre gens de la même expérience, prend peut-être le relais de l'amitié que notre pratique nous interdit d'avoir avec nos patients. On sait aussi que ces amitiés peuvent être orageuses et conduire à des divorces plus déchirants que ceux des conjoints. C'est que l'amitié est dénaturée. Elle est devenue ce qu'elle n'aurait jamais dû être : une passion » (A. Green, 1984).

la perversion. Dans la discussion qui suit, le Dr Friedjung évoque ces « inadaptés anxieux » dont peu se révèlent être « normaux » et qui présentent les troubles les plus divers... Tous les sphincters sont touchés ; jusqu'à la coqueluche dont la durée est plus longue chez les enfants uniques !

Depuis 1910, les travaux se succèdent, statistiques à l'appui, établissant un portrait-robot de ces enfants d'exception et de leurs parents. En 1972, Arlow fait le point et critique la littérature à partir d'une pratique analytique avec des sujets sans fratrie. Il parle de « constellation développementale » particulière. Comme Burstin, déjà en 1966, il est sévère avec les opinions classiques qui voient en l'enfant unique « un très pauvre combattant dans la lutte pour la vie », entravé par sa solitude, son immaturité et sa tyrannie.

L'enfant unique serait une espèce en voie de disparition, ainsi que le souligne un ouvrage militant récemment paru, s'appuyant sur les familles recomposées actuelles qui « diluent » l'unicité. En fait, ne serait-ce pas une nouvelle façon d'effacer ces enfants-là, perdus, noyés au milieu de demi-frères et de demi-sœurs. Il n'en reste pas moins qu'ils demeurent uniques malgré et avec les apports des « demis » dans le rapport à leurs parents. L'enfant unique, menace pour une société qui vieillit, nécessité pour une société qui veut contrôler sa natalité dans un souci de son économie sociale... Ce petit génie ou ce malade, entre solitude et isolement, n'est-il pas, aussi, l'expression de la jalousie de ceux qui auraient été confrontés aux affres de la rivalité fraternelle ?

Sigmund Freud, enfant d'une famille nombreuse, prend pour héros Œdipe, l'enfant unique, et... n'en dit rien dans son œuvre. Cet oubli de la théorie psychanalytique expliquerait-il en partie les luttes fratricides entre psychanalystes et leurs revendications d'être chacun le seul héritier ? « Aujourd'hui, les dures exigences de notre métier, les déceptions qu'il nous inflige (malgré les joies qu'il nous dispense), l'incompréhension dont notre travail est l'objet, les malentendus de notre dialogue avec la culture font que seuls les autres analystes nous permettent de continuer à l'être. La désillusion des relations entre analystes dans les institutions analytiques porte plus d'un à l'isolement. Et pourtant, c'est un fait d'expérience qu'un analyste solitaire

voit son potentiel analytique dépérir. La seule solution est dans l'amitié. Il est fréquent de constater que les meilleurs amis des analystes sont d'autres analystes. La profession partagée n'en est pas la seule explication. L'amitié entre analystes, entre gens de la même expérience, prend peut-être le relais de l'amitié que notre pratique nous interdit d'avoir avec nos patients. On sait aussi que ces amitiés peuvent être orageuses et conduire à des divorces plus déchirants que ceux des conjoints. C'est que l'amitié est dénaturée. Elle est devenue ce qu'elle n'aurait jamais dû être : une passion » (A. Green, 1984).



## Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott

« Ça me troublait : si l'on m'eût donné, par chance, une sœur, m'eût-elle été plus proche qu'Anne-Marie ? Que Karlémani ? Alors c'eût été mon amante. Amante n'était encore qu'un mot ténébreux que je rencontrais parfois dans les tragédies de Corneille [...] Aujourd'hui encore – 1963 –, c'est bien le seul lien de parenté qui m'émeuve. [...] J'ai longtemps rêvé d'écrire un conte sur deux enfants perdus et discrètement incestueux. On trouverait dans mes écrits des traces de ce fantasme. [...] Ce qui me séduisait dans ce lien de famille, c'était moins la tentation amoureuse que l'interdiction de faire l'amour : feu et glace, délices et frustrations mêlés, l'inceste me plaisait s'il restait platonique. »  
J.-P. Sartre (1983)

Pourquoi, chacun de notre côté, nous sommes-nous mis à la recherche de nos pairs : les enfants uniques ? Plus isolés et plus solitaires que les autres, nous semblait-il, c'est donc par ce biais que nous avons poursuivi nos recherches.

Enfance, solitude et folie font partie de notre quotidien de psychanalystes. Dépassant nos fantasmes d'autoengendrement, polis par les renoncements nécessaires à vivre ensemble-séparément, nous sommes ces petits curieux qui nous interrogeons sur les enfants uniques que nous sommes, paradoxalement non reconnus, dans notre roman familial analytique, par Sigmund Freud.

Deux textes, écrits en 1958 et en 1959, se font écho : « Se sentir seul » de Melanie Klein (1968) et « La capacité d'être seul » de Donald W. Winnicott (1969).

M. Klein, quelques mois avant sa mort, écrit, dans un texte inachevé, étonnamment empreint d'une idéalisation de l'enfance : « Puisqu'une intégration complète ne peut pas être réalisée, nous ne pouvons jamais comprendre et accepter pleinement nos propres émotions, nos propres fantasmes, nos propres

angoisses... et le conflit entre les éléments masculins et féminins présent dans les deux sexes. C'est là un facteur important qui contribue à la solitude. Le désir de se comprendre soi-même est lié au besoin d'être compris par le bon objet intériorisé. Cette aspiration s'exprime dans un fantasme universel, celui d'avoir un jumeau, fantasme sur lequel Bion a déjà attiré l'attention. L'image gémellaire représente, selon lui, toutes les parties du moi séparées par clivage et in-comprises que le sujet désire fortement retrouver dans l'espoir de réaliser son unité et d'aboutir à une totale compréhension [...] parfois le jumeau représente un objet interne auquel on pourrait accorder une confiance absolue, autrement dit un objet interne idéalisé. » Plus loin dans le texte, M. Klein évoque la solitude vécue qui devient un élément stimulant l'instauration des relations d'objet. Beauté, joie, amour de la nature, édification d'un environnemental interne plus primitif que l'introjection de la mère sont au rendez-vous de la solitude atténuée ou accrue par les facteurs externes. Celle-ci ne saurait jamais être totalement dissipée : « Le besoin d'intégration tout comme la douleur qui accompagne le processus d'intégration naissent de sources intérieures qui demeurent actives la vie durant. »

Ce texte établit de nombreuses passerelles avec celui de D.W. Winnicott, « La capacité d'être seul ». De « se sentir seul » à « je suis seul », Winnicott fait référence assez longuement à Melanie Klein, tout en déployant sa propre conceptualisation, insistant sur l'aptitude à être seul... en séance et dans la vie, plutôt que sur la peur et le désir d'être seul. L'état de solitude implique paradoxalement la présence de l'autre. « Cet autre qui, en fin de compte et inconsciemment, est assimilé à la mère, celle qui, durant les premiers jours et les premières semaines, s'identifie temporairement à son enfant et pour laquelle rien ne compte au cours de cette période, que les soins à lui apporter. » Dans la relation au moi qu'il développe, Winnicott attache une grande importance aux relations instinctuelles qui fortifient le moi lorsqu'elles s'y inscrivent, et il indique l'amitié comme éventuelle matrice du transfert.

D.W. Winnicott reprend ses élaborations de 1954-1955 autour de « Repli et régression » en parlant du repli narcissique, forme

## Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott

« Ça me troublait : si l'on m'eût donné, par chance, une sœur, m'eût-elle été plus proche qu'Anne-Marie ? Que Karlémani ? Alors c'eût été mon amante. Amante n'était encore qu'un mot ténébreux que je rencontrais parfois dans les tragédies de Corneille [...] Aujourd'hui encore – 1963 –, c'est bien le seul lien de parenté qui m'émeuve. [...] J'ai longtemps rêvé d'écrire un conte sur deux enfants perdus et discrètement incestueux. On trouverait dans mes écrits des traces de ce fantasme. [...] Ce qui me séduisait dans ce lien de famille, c'était moins la tentation amoureuse que l'interdiction de faire l'amour : feu et glace, délices et frustrations mêlés, l'inceste me plaisait s'il restait platonique. »  
J.-P. Sartre (1983)

Pourquoi, chacun de notre côté, nous sommes-nous mis à la recherche de nos pairs : les enfants uniques ? Plus isolés et plus solitaires que les autres, nous semblait-il, c'est donc par ce biais que nous avons poursuivi nos recherches.

Enfance, solitude et folie font partie de notre quotidien de psychanalystes. Dépassant nos fantasmes d'autoengendrement, polis par les renoncements nécessaires à vivre ensemble-séparément, nous sommes ces petits curieux qui nous interrogeons sur les enfants uniques que nous sommes, paradoxalement non reconnus, dans notre roman familial analytique, par Sigmund Freud.

Deux textes, écrits en 1958 et en 1959, se font écho : « Se sentir seul » de Melanie Klein (1968) et « La capacité d'être seul » de Donald W. Winnicott (1969).

M. Klein, quelques mois avant sa mort, écrit, dans un texte inachevé, étonnamment empreint d'une idéalisation de l'enfance : « Puisqu'une intégration complète ne peut pas être réalisée, nous ne pouvons jamais comprendre et accepter pleinement nos propres émotions, nos propres fantasmes, nos propres

angoisses... et le conflit entre les éléments masculins et féminins présent dans les deux sexes. C'est là un facteur important qui contribue à la solitude. Le désir de se comprendre soi-même est lié au besoin d'être compris par le bon objet intériorisé. Cette aspiration s'exprime dans un fantasme universel, celui d'avoir un jumeau, fantasme sur lequel Bion a déjà attiré l'attention. L'image gémellaire représente, selon lui, toutes les parties du moi séparées par clivage et in-comprises que le sujet désire fortement retrouver dans l'espoir de réaliser son unité et d'aboutir à une totale compréhension [...] parfois le jumeau représente un objet interne auquel on pourrait accorder une confiance absolue, autrement dit un objet interne idéalisé. » Plus loin dans le texte, M. Klein évoque la solitude vécue qui devient un élément stimulant l'instauration des relations d'objet. Beauté, joie, amour de la nature, édification d'un environnemental interne plus primitif que l'introjection de la mère sont au rendez-vous de la solitude atténuée ou accrue par les facteurs externes. Celle-ci ne saurait jamais être totalement dissipée : « Le besoin d'intégration tout comme la douleur qui accompagne le processus d'intégration naissent de sources intérieures qui demeurent actives la vie durant. »

Ce texte établit de nombreuses passerelles avec celui de D.W. Winnicott, « La capacité d'être seul ». De « se sentir seul » à « je suis seul », Winnicott fait référence assez longuement à Melanie Klein, tout en déployant sa propre conceptualisation, insistant sur l'aptitude à être seul... en séance et dans la vie, plutôt que sur la peur et le désir d'être seul. L'état de solitude implique paradoxalement la présence de l'autre. « Cet autre qui, en fin de compte et inconsciemment, est assimilé à la mère, celle qui, durant les premiers jours et les premières semaines, s'identifie temporairement à son enfant et pour laquelle rien ne compte au cours de cette période, que les soins à lui apporter. » Dans la relation au moi qu'il développe, Winnicott attache une grande importance aux relations instinctuelles qui fortifient le moi lorsqu'elles s'y inscrivent, et il indique l'amitié comme éventuelle matrice du transfert.

D.W. Winnicott reprend ses élaborations de 1954-1955 autour de « Repli et régression » en parlant du repli narcissique, forme

## Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott

« Ça me troublait : si l'on m'eût donné, par chance, une sœur, m'eût-elle été plus proche qu'Anne-Marie ? Que Karlémani ? Alors c'eût été mon amante. Amante n'était encore qu'un mot ténébreux que je rencontrais parfois dans les tragédies de Corneille [...] Aujourd'hui encore – 1963 –, c'est bien le seul lien de parenté qui m'émeuve. [...] J'ai longtemps rêvé d'écrire un conte sur deux enfants perdus et discrètement incestueux. On trouverait dans mes écrits des traces de ce fantasme. [...] Ce qui me séduisait dans ce lien de famille, c'était moins la tentation amoureuse que l'interdiction de faire l'amour : feu et glace, délices et frustrations mêlés, l'inceste me plaisait s'il restait platonique. »  
J.-P. Sartre (1983)

Pourquoi, chacun de notre côté, nous sommes-nous mis à la recherche de nos pairs : les enfants uniques ? Plus isolés et plus solitaires que les autres, nous semblait-il, c'est donc par ce biais que nous avons poursuivi nos recherches.

Enfance, solitude et folie font partie de notre quotidien de psychanalystes. Dépassant nos fantasmes d'autoengendrement, polis par les renoncements nécessaires à vivre ensemble-séparément, nous sommes ces petits curieux qui nous interrogeons sur les enfants uniques que nous sommes, paradoxalement non reconnus, dans notre roman familial analytique, par Sigmund Freud.

Deux textes, écrits en 1958 et en 1959, se font écho : « Se sentir seul » de Melanie Klein (1968) et « La capacité d'être seul » de Donald W. Winnicott (1969).

M. Klein, quelques mois avant sa mort, écrit, dans un texte inachevé, étonnamment empreint d'une idéalisation de l'enfance : « Puisqu'une intégration complète ne peut pas être réalisée, nous ne pouvons jamais comprendre et accepter pleinement nos propres émotions, nos propres fantasmes, nos propres

angoisses... et le conflit entre les éléments masculins et féminins présent dans les deux sexes. C'est là un facteur important qui contribue à la solitude. Le désir de se comprendre soi-même est lié au besoin d'être compris par le bon objet intériorisé. Cette aspiration s'exprime dans un fantasme universel, celui d'avoir un jumeau, fantasme sur lequel Bion a déjà attiré l'attention. L'image gémellaire représente, selon lui, toutes les parties du moi séparées par clivage et in-comprises que le sujet désire fortement retrouver dans l'espoir de réaliser son unité et d'aboutir à une totale compréhension [...] parfois le jumeau représente un objet interne auquel on pourrait accorder une confiance absolue, autrement dit un objet interne idéalisé. » Plus loin dans le texte, M. Klein évoque la solitude vécue qui devient un élément stimulant l'instauration des relations d'objet. Beauté, joie, amour de la nature, édification d'un environnemental interne plus primitif que l'introjection de la mère sont au rendez-vous de la solitude atténuée ou accrue par les facteurs externes. Celle-ci ne saurait jamais être totalement dissipée : « Le besoin d'intégration tout comme la douleur qui accompagne le processus d'intégration naissent de sources intérieures qui demeurent actives la vie durant. »

Ce texte établit de nombreuses passerelles avec celui de D.W. Winnicott, « La capacité d'être seul ». De « se sentir seul » à « je suis seul », Winnicott fait référence assez longuement à Melanie Klein, tout en déployant sa propre conceptualisation, insistant sur l'aptitude à être seul... en séance et dans la vie, plutôt que sur la peur et le désir d'être seul. L'état de solitude implique paradoxalement la présence de l'autre. « Cet autre qui, en fin de compte et inconsciemment, est assimilé à la mère, celle qui, durant les premiers jours et les premières semaines, s'identifie temporairement à son enfant et pour laquelle rien ne compte au cours de cette période, que les soins à lui apporter. » Dans la relation au moi qu'il développe, Winnicott attache une grande importance aux relations instinctuelles qui fortifient le moi lorsqu'elles s'y inscrivent, et il indique l'amitié comme éventuelle matrice du transfert.

D.W. Winnicott reprend ses élaborations de 1954-1955 autour de « Repli et régression » en parlant du repli narcissique, forme

## Entre Melanie Klein et Donald W. Winnicott

« Ça me troublait : si l'on m'eût donné, par chance, une sœur, m'eût-elle été plus proche qu'Anne-Marie ? Que Karlémani ? Alors c'eût été mon amante. Amante n'était encore qu'un mot ténébreux que je rencontrais parfois dans les tragédies de Corneille [...] Aujourd'hui encore – 1963 –, c'est bien le seul lien de parenté qui m'émeuve. [...] J'ai longtemps rêvé d'écrire un conte sur deux enfants perdus et discrètement incestueux. On trouverait dans mes écrits des traces de ce fantasme. [...] Ce qui me séduisait dans ce lien de famille, c'était moins la tentation amoureuse que l'interdiction de faire l'amour : feu et glace, délices et frustrations mêlés, l'inceste me plaisait s'il restait platonique. »  
J.-P. Sartre (1983)

Pourquoi, chacun de notre côté, nous sommes-nous mis à la recherche de nos pairs : les enfants uniques ? Plus isolés et plus solitaires que les autres, nous semblait-il, c'est donc par ce biais que nous avons poursuivi nos recherches.

Enfance, solitude et folie font partie de notre quotidien de psychanalystes. Dépassant nos fantasmes d'autoengendrement, polis par les renoncements nécessaires à vivre ensemble-séparément, nous sommes ces petits curieux qui nous interrogeons sur les enfants uniques que nous sommes, paradoxalement non reconnus, dans notre roman familial analytique, par Sigmund Freud.

Deux textes, écrits en 1958 et en 1959, se font écho : « Se sentir seul » de Melanie Klein (1968) et « La capacité d'être seul » de Donald W. Winnicott (1969).

M. Klein, quelques mois avant sa mort, écrit, dans un texte inachevé, étonnamment empreint d'une idéalisation de l'enfance : « Puisqu'une intégration complète ne peut pas être réalisée, nous ne pouvons jamais comprendre et accepter pleinement nos propres émotions, nos propres fantasmes, nos propres

angoisses... et le conflit entre les éléments masculins et féminins présent dans les deux sexes. C'est là un facteur important qui contribue à la solitude. Le désir de se comprendre soi-même est lié au besoin d'être compris par le bon objet intériorisé. Cette aspiration s'exprime dans un fantasme universel, celui d'avoir un jumeau, fantasme sur lequel Bion a déjà attiré l'attention. L'image gémellaire représente, selon lui, toutes les parties du moi séparées par clivage et in-comprises que le sujet désire fortement retrouver dans l'espoir de réaliser son unité et d'aboutir à une totale compréhension [...] parfois le jumeau représente un objet interne auquel on pourrait accorder une confiance absolue, autrement dit un objet interne idéalisé. » Plus loin dans le texte, M. Klein évoque la solitude vécue qui devient un élément stimulant l'instauration des relations d'objet. Beauté, joie, amour de la nature, édification d'un environnemental interne plus primitif que l'introjection de la mère sont au rendez-vous de la solitude atténuée ou accrue par les facteurs externes. Celle-ci ne saurait jamais être totalement dissipée : « Le besoin d'intégration tout comme la douleur qui accompagne le processus d'intégration naissent de sources intérieures qui demeurent actives la vie durant. »

Ce texte établit de nombreuses passerelles avec celui de D.W. Winnicott, « La capacité d'être seul ». De « se sentir seul » à « je suis seul », Winnicott fait référence assez longuement à Melanie Klein, tout en déployant sa propre conceptualisation, insistant sur l'aptitude à être seul... en séance et dans la vie, plutôt que sur la peur et le désir d'être seul. L'état de solitude implique paradoxalement la présence de l'autre. « Cet autre qui, en fin de compte et inconsciemment, est assimilé à la mère, celle qui, durant les premiers jours et les premières semaines, s'identifie temporairement à son enfant et pour laquelle rien ne compte au cours de cette période, que les soins à lui apporter. » Dans la relation au moi qu'il développe, Winnicott attache une grande importance aux relations instinctuelles qui fortifient le moi lorsqu'elles s'y inscrivent, et il indique l'amitié comme éventuelle matrice du transfert.

D.W. Winnicott reprend ses élaborations de 1954-1955 autour de « Repli et régression » en parlant du repli narcissique, forme

active d'isolement. Cette tentative de se passer des objets d'amour vient là spatialement s'inscrire en défaut, de l'affect de solitude.

M. Klein et D.W. Winnicott nous proposent finalement deux dramaturgies de la solitude. Dans l'après-coup de nos recherches et de l'écriture de ce livre, nous nous apercevons que nous avons matérialisé cette situation paradoxale d'être seul, de se sentir seul, et de tenter de la partager... en enfant unique. Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté... Dans l'écriture de cet ouvrage, telle est la scénographie que nous nous sommes imposée et que nous proposons à la lecture.

## Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté

« Peut-être n'écrit-on qu'à partir de son aphasie secrète, pour la surmonter autant que pour en témoigner. [...] Écrire, c'est vouloir donner forme à l'informe, quelque assise au changeant, une vie – mais combien fragile, on le sait – à l'inanimé. »

J.-B. Pontalis (1990)

À chacun sa version. Être un enfant trouvé pose la question de se trouver après avoir été trouvé par ses parents. Une de nos questions est de pouvoir dégager les spécificités de l'enfant unique à travers des histoires d'enfances. Le travail du négatif est particulièrement à l'œuvre chez l'enfant unique, rendant l'accès à l'identité narcissique plus aléatoire et les identifications œdipiennes moins structurantes. Ces deux problématiques s'enchevêtrent et l'enfant unique reste plus vulnérable pour construire son psychisme.

Nous nous étions proposé de développer certaines facettes telles que : sommes-nous frères ? Œdipe et Narcisse, le transfert de l'enfant unique, la capacité parentale de l'enfant unique, le trio est-il une famille ? Idéal du moi-Moi idéal-Surmoi, souffrance et ennui... À la réflexion, cela nous parut d'une pédagogie assez psychologisante venant masquer notre difficulté à trouver un plan reflétant nos rencontres. Le travail d'écriture se trouva décalé, l'un écrivant, l'autre, phobiquement, n'arrivant pas à écrire. Puis l'autre écrit, et le travail d'écriture chez l'un se tarit.

Peut-on écrire un livre à deux ? Mais sommes-nous deux dans nos rencontres ? Recherchons-nous, finalement, nos similitudes plutôt que nos différences ?

En écrivant, dernièrement, je me suis interrogé sur ce qui lui revenait et ce que je pouvais revendiquer comme étant ma

active d'isolement. Cette tentative de se passer des objets d'amour vient là spatialement s'inscrire en défaut, de l'affect de solitude.

M. Klein et D.W. Winnicott nous proposent finalement deux dramaturgies de la solitude. Dans l'après-coup de nos recherches et de l'écriture de ce livre, nous nous apercevons que nous avons matérialisé cette situation paradoxale d'être seul, de se sentir seul, et de tenter de la partager... en enfant unique. Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté... Dans l'écriture de cet ouvrage, telle est la scénographie que nous nous sommes imposée et que nous proposons à la lecture.

## Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté

« Peut-être n'écrit-on qu'à partir de son aphasie secrète, pour la surmonter autant que pour en témoigner. [...] Écrire, c'est vouloir donner forme à l'informe, quelque assise au changeant, une vie – mais combien fragile, on le sait – à l'inanimé. »

J.-B. Pontalis (1990)

À chacun sa version. Être un enfant trouvé pose la question de se trouver après avoir été trouvé par ses parents. Une de nos questions est de pouvoir dégager les spécificités de l'enfant unique à travers des histoires d'enfances. Le travail du négatif est particulièrement à l'œuvre chez l'enfant unique, rendant l'accès à l'identité narcissique plus aléatoire et les identifications œdipiennes moins structurantes. Ces deux problématiques s'enchevêtrent et l'enfant unique reste plus vulnérable pour construire son psychisme.

Nous nous étions proposé de développer certaines facettes telles que : sommes-nous frères ? Œdipe et Narcisse, le transfert de l'enfant unique, la capacité parentale de l'enfant unique, le trio est-il une famille ? Idéal du moi-Moi idéal-Surmoi, souffrance et ennui... À la réflexion, cela nous parut d'une pédagogie assez psychologisante venant masquer notre difficulté à trouver un plan reflétant nos rencontres. Le travail d'écriture se trouva décalé, l'un écrivant, l'autre, phobiquement, n'arrivant pas à écrire. Puis l'autre écrit, et le travail d'écriture chez l'un se tarit.

Peut-on écrire un livre à deux ? Mais sommes-nous deux dans nos rencontres ? Recherchons-nous, finalement, nos similitudes plutôt que nos différences ?

En écrivant, dernièrement, je me suis interrogé sur ce qui lui revenait et ce que je pouvais revendiquer comme étant ma

active d'isolement. Cette tentative de se passer des objets d'amour vient là spatialement s'inscrire en défaut, de l'affect de solitude.

M. Klein et D.W. Winnicott nous proposent finalement deux dramaturgies de la solitude. Dans l'après-coup de nos recherches et de l'écriture de ce livre, nous nous apercevons que nous avons matérialisé cette situation paradoxale d'être seul, de se sentir seul, et de tenter de la partager... en enfant unique. Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté... Dans l'écriture de cet ouvrage, telle est la scénographie que nous nous sommes imposée et que nous proposons à la lecture.

## Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté

« Peut-être n'écrit-on qu'à partir de son aphasie secrète, pour la surmonter autant que pour en témoigner. [...] Écrire, c'est vouloir donner forme à l'informe, quelque assise au changeant, une vie – mais combien fragile, on le sait – à l'inanimé. »

J.-B. Pontalis (1990)

À chacun sa version. Être un enfant trouvé pose la question de se trouver après avoir été trouvé par ses parents. Une de nos questions est de pouvoir dégager les spécificités de l'enfant unique à travers des histoires d'enfances. Le travail du négatif est particulièrement à l'œuvre chez l'enfant unique, rendant l'accès à l'identité narcissique plus aléatoire et les identifications œdipiennes moins structurantes. Ces deux problématiques s'enchevêtrent et l'enfant unique reste plus vulnérable pour construire son psychisme.

Nous nous étions proposé de développer certaines facettes telles que : sommes-nous frères ? Œdipe et Narcisse, le transfert de l'enfant unique, la capacité parentale de l'enfant unique, le trio est-il une famille ? Idéal du moi-Moi idéal-Surmoi, souffrance et ennui... À la réflexion, cela nous parut d'une pédagogie assez psychologisante venant masquer notre difficulté à trouver un plan reflétant nos rencontres. Le travail d'écriture se trouva décalé, l'un écrivant, l'autre, phobiquement, n'arrivant pas à écrire. Puis l'autre écrit, et le travail d'écriture chez l'un se tarit.

Peut-on écrire un livre à deux ? Mais sommes-nous deux dans nos rencontres ? Recherchons-nous, finalement, nos similitudes plutôt que nos différences ?

En écrivant, dernièrement, je me suis interrogé sur ce qui lui revenait et ce que je pouvais revendiquer comme étant ma

active d'isolement. Cette tentative de se passer des objets d'amour vient là spatialement s'inscrire en défaut, de l'affect de solitude.

M. Klein et D.W. Winnicott nous proposent finalement deux dramaturgies de la solitude. Dans l'après-coup de nos recherches et de l'écriture de ce livre, nous nous apercevons que nous avons matérialisé cette situation paradoxale d'être seul, de se sentir seul, et de tenter de la partager... en enfant unique. Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté... Dans l'écriture de cet ouvrage, telle est la scénographie que nous nous sommes imposée et que nous proposons à la lecture.

## Comment deux enfants uniques trouvent leur mitoyenneté

« Peut-être n'écrit-on qu'à partir de son aphasie secrète, pour la surmonter autant que pour en témoigner. [...] Écrire, c'est vouloir donner forme à l'informe, quelque assise au changeant, une vie – mais combien fragile, on le sait – à l'inanimé. »

J.-B. Pontalis (1990)

À chacun sa version. Être un enfant trouvé pose la question de se trouver après avoir été trouvé par ses parents. Une de nos questions est de pouvoir dégager les spécificités de l'enfant unique à travers des histoires d'enfances. Le travail du négatif est particulièrement à l'œuvre chez l'enfant unique, rendant l'accès à l'identité narcissique plus aléatoire et les identifications œdipiennes moins structurantes. Ces deux problématiques s'enchevêtrent et l'enfant unique reste plus vulnérable pour construire son psychisme.

Nous nous étions proposé de développer certaines facettes telles que : sommes-nous frères ? Œdipe et Narcisse, le transfert de l'enfant unique, la capacité parentale de l'enfant unique, le trio est-il une famille ? Idéal du moi-Moi idéal-Surmoi, souffrance et ennui... À la réflexion, cela nous parut d'une pédagogie assez psychologisante venant masquer notre difficulté à trouver un plan reflétant nos rencontres. Le travail d'écriture se trouva décalé, l'un écrivant, l'autre, phobiquement, n'arrivant pas à écrire. Puis l'autre écrit, et le travail d'écriture chez l'un se tarit.

Peut-on écrire un livre à deux ? Mais sommes-nous deux dans nos rencontres ? Recherchons-nous, finalement, nos similitudes plutôt que nos différences ?

En écrivant, dernièrement, je me suis interrogé sur ce qui lui revenait et ce que je pouvais revendiquer comme étant ma



propre pensée. Je ne sais plus ce qui est à lui ou à elle. Pour le savoir, il faudrait pouvoir se haïr, avoir une haine identitaire que nous cherchons sans la rechercher, plutôt préoccupés à nous reconnaître dans l'autre, ou plutôt à essayer dans l'autre de nous connaître, de faire connaissance avec nous-même. La haine identitaire ne pouvant se vivre, nous reste-t-il seulement que de mourir de nous-même pour continuer à vivre ? Il ne s'agit pas de plagiat. Il me paraît difficile, dans cette maison psychique que nous squattons, de dégager des parties communes et privées. Nos rencontres, l'écriture, nos trajets d'homme et de femme y échouent.

Elle-il part en vacances et me dit : « Il faut te mettre à écrire, sinon on arrête tout. » Il-elle est en difficulté... Il-elle poursuit : « Écris pour moi. » J'entends cette injonction comme une nécessité pour lui-elle, celle de penser à lui-elle. Tardivement, je me décide à écrire. J'ai écrit, lui-elle pas. Écrire pour moi ou pour lui-elle ? Je ne sais mais je suis là avec lui-elle, j'ai écrit, lui-elle pas. Peut-on écrire une autofiction à deux ? Cela peut-il intéresser un lecteur potentiel, ce tiers bienvenu ? Allons-nous pouvoir jouer avec lui ?

Rassembler des souvenirs-écran... Il s'agit aussi d'images-écran narrant une enfance improbable, truquages donnant de la perspective à partir d'un paysage, d'une rencontre, d'une photo jaunie. Ces images de misère viennent formater un fond psychique d'où le double narcissique de la mère est empreint en l'absence de matité d'un fraternel matérialisé.

Enfants uniques, certes, mais avant tout, sous ce terme, deux solitudes en miroir qui ne peuvent que se constater et devenir pathétiques. C'est « pour de vrai » grâce à celle de l'autre, tentative douloureuse de mettre en place un fond projectif.

Donner du temps aux espaces communs permet de trouver une issue narrative. Cette construction, témoin de notre créativité, n'est pas franchement sublimatoire et témoigne de notre difficulté à penser l'enfance, à se penser, à penser la vie et le monde. La psychanalyse en est l'architecture et l'autoanalyse à deux se voudrait au service de ces deux patients que nous continuons à être à jamais.

Enfants meurtriers de frères potentiels, enfants monstrueux, ils ne peuvent se gemelliser. Ces enfants consacrent leurs forces psychiques à un travail de deuil sans pour autant vivre une mélancolie où l'ombre de l'objet tombe sur le sujet. Comment jouer à je, tu, elle, il, on... nous !

Le temps a passé au fil de notre écriture commune. La vie avec ses joies et ses peines a encore attendri nos regards et tenu, retenu, contenu nos corps qui ne nous oublient pas, comme des enfants qui ont peur qu'on les abandonne. Notre fond psychanalytique s'est poli, entre poétique et romanesque, nous avons alors cassé nos miroirs et en écrivons les éclats. Le lecteur potentiel ne nous a pas quittés, venant farder nos rencontres. D'autres nous-mêmes, des coïncidences sont apparus sous le maquillage. Des prénoms ont surgi, fantômes fraternels, mais aussi *la vie des autres en nous*. Ils ont tous traversé nos vies. Certains prirent plus de relief que d'autres et nous vous en proposons l'écho et la rumeur. Ce roman fraternel des origines nous a faits parents multiples d'enfants uniques alors que, jusque-là, dans le croisement de nos regards, nous ne reconnaissions que des parents uniques.

« Il ou elle » était le début d'un jeu de notre enfance qui entraînait notre curiosité. Il fallait deviner un personnage, à la fois tous les mêmes et chacun différent.

Faux frères, vrais amis ? « Tu n'es pas mon frère, puisque je ne sais pas ce qu'est un frère et que je ne le saurai jamais ! »

En écho :

« Es-tu la représentation que je peux avoir d'une sœur ? »

– Non, tu es un double de moi-même que je multiplie à l'infini, que je mets en abyme car aucun frère et sœur de sang ne le verrouille, ne le corrige.

– Sommes-nous amis ? »

Peut-être le deviendrons-nous à la fin de ce livre !

« Sommes-nous intimes ? »

Paul Valéry écrit dans ses *Cahiers* : « On ne devient vraiment intime qu'entre gens du même degré de discrétion, le reste, caractère, culture même, goût, importe peu. L'intimité véritable repose sur le sens mutuel des "*putenda*" et des "*tacenda*". C'est en quoi elle permet une incroyable liberté ; tout le reste peut être dit. Mais il y a des fausses intimités. Peu d'amitiés complètes. On est bien

propre pensée. Je ne sais plus ce qui est à lui ou à elle. Pour le savoir, il faudrait pouvoir se haïr, avoir une haine identitaire que nous cherchons sans la rechercher, plutôt préoccupés à nous reconnaître dans l'autre, ou plutôt à essayer dans l'autre de nous connaître, de faire connaissance avec nous-même. La haine identitaire ne pouvant se vivre, nous reste-t-il seulement que de mourir de nous-même pour continuer à vivre ? Il ne s'agit pas de plagiat. Il me paraît difficile, dans cette maison psychique que nous squattons, de dégager des parties communes et privées. Nos rencontres, l'écriture, nos trajets d'homme et de femme y échouent.

Elle-il part en vacances et me dit : « Il faut te mettre à écrire, sinon on arrête tout. » Il-elle est en difficulté... Il-elle poursuit : « Écris pour moi. » J'entends cette injonction comme une nécessité pour lui-elle, celle de penser à lui-elle. Tardivement, je me décide à écrire. J'ai écrit, lui-elle pas. Écrire pour moi ou pour lui-elle ? Je ne sais mais je suis là avec lui-elle, j'ai écrit, lui-elle pas. Peut-on écrire une autofiction à deux ? Cela peut-il intéresser un lecteur potentiel, ce tiers bienvenu ? Allons-nous pouvoir jouer avec lui ?

Rassembler des souvenirs-écran... Il s'agit aussi d'images-écran narrant une enfance improbable, truquages donnant de la perspective à partir d'un paysage, d'une rencontre, d'une photo jaunie. Ces images de misère viennent formater un fond psychique d'où le double narcissique de la mère est empreint en l'absence de matité d'un fraternel matérialisé.

Enfants uniques, certes, mais avant tout, sous ce terme, deux solitudes en miroir qui ne peuvent que se constater et devenir pathétiques. C'est « pour de vrai » grâce à celle de l'autre, tentative douloureuse de mettre en place un fond projectif.

Donner du temps aux espaces communs permet de trouver une issue narrative. Cette construction, témoin de notre créativité, n'est pas franchement sublimatoire et témoigne de notre difficulté à penser l'enfance, à se penser, à penser la vie et le monde. La psychanalyse en est l'architecture et l'autoanalyse à deux se voudrait au service de ces deux patients que nous continuons à être à jamais.

Enfants meurtriers de frères potentiels, enfants monstrueux, ils ne peuvent se gémelliser. Ces enfants consacrent leurs forces psychiques à un travail de deuil sans pour autant vivre une mélancolie où l'ombre de l'objet tombe sur le sujet. Comment jouer à je, tu, elle, il, on... nous !

Le temps a passé au fil de notre écriture commune. La vie avec ses joies et ses peines a encore attendri nos regards et tenu, retenu, contenu nos corps qui ne nous oublient pas, comme des enfants qui ont peur qu'on les abandonne. Notre fond psychanalytique s'est poli, entre poétique et romanesque, nous avons alors cassé nos miroirs et en écrivons les éclats. Le lecteur potentiel ne nous a pas quittés, venant farder nos rencontres. D'autres nous-mêmes, des coïncidences sont apparus sous le maquillage. Des prénoms ont surgi, fantômes fraternels, mais aussi *la vie des autres en nous*. Ils ont tous traversé nos vies. Certains prirent plus de relief que d'autres et nous vous en proposons l'écho et la rumeur. Ce roman fraternel des origines nous a faits parents multiples d'enfants uniques alors que, jusque-là, dans le croisement de nos regards, nous ne reconnaissions que des parents uniques.

« Il ou elle » était le début d'un jeu de notre enfance qui entraînait notre curiosité. Il fallait deviner un personnage, à la fois tous les mêmes et chacun différent.

Faux frères, vrais amis ? « Tu n'es pas mon frère, puisque je ne sais pas ce qu'est un frère et que je ne le saurai jamais ! »

En écho :

« Es-tu la représentation que je peux avoir d'une sœur ? »

– Non, tu es un double de moi-même que je multiplie à l'infini, que je mets en abyme car aucun frère et sœur de sang ne le verrouille, ne le corrige.

– Sommes-nous amis ? »

Peut-être le deviendrons-nous à la fin de ce livre !

« Sommes-nous intimes ? »

Paul Valéry écrit dans ses *Cahiers* : « On ne devient vraiment intime qu'entre gens du même degré de discrétion, le reste, caractère, culture même, goût, importe peu. L'intimité véritable repose sur le sens mutuel des "*putenda*" et des "*tacenda*". C'est en quoi elle permet une incroyable liberté ; tout le reste peut être dit. Mais il y a des fausses intimités. Peu d'amitiés complètes. On est bien

propre pensée. Je ne sais plus ce qui est à lui ou à elle. Pour le savoir, il faudrait pouvoir se haïr, avoir une haine identitaire que nous cherchons sans la rechercher, plutôt préoccupés à nous reconnaître dans l'autre, ou plutôt à essayer dans l'autre de nous connaître, de faire connaissance avec nous-même. La haine identitaire ne pouvant se vivre, nous reste-t-il seulement que de mourir de nous-même pour continuer à vivre ? Il ne s'agit pas de plagiat. Il me paraît difficile, dans cette maison psychique que nous squattons, de dégager des parties communes et privées. Nos rencontres, l'écriture, nos trajets d'homme et de femme y échouent.

Elle-il part en vacances et me dit : « Il faut te mettre à écrire, sinon on arrête tout. » Il-elle est en difficulté... Il-elle poursuit : « Écris pour moi. » J'entends cette injonction comme une nécessité pour lui-elle, celle de penser à lui-elle. Tardivement, je me décide à écrire. J'ai écrit, lui-elle pas. Écrire pour moi ou pour lui-elle ? Je ne sais mais je suis là avec lui-elle, j'ai écrit, lui-elle pas. Peut-on écrire une autofiction à deux ? Cela peut-il intéresser un lecteur potentiel, ce tiers bienvenu ? Allons-nous pouvoir jouer avec lui ?

Rassembler des souvenirs-écran... Il s'agit aussi d'images-écran narrant une enfance improbable, truquages donnant de la perspective à partir d'un paysage, d'une rencontre, d'une photo jaunie. Ces images de misère viennent formater un fond psychique d'où le double narcissique de la mère est empreint en l'absence de matité d'un fraternel matérialisé.

Enfants uniques, certes, mais avant tout, sous ce terme, deux solitudes en miroir qui ne peuvent que se constater et devenir pathétiques. C'est « pour de vrai » grâce à celle de l'autre, tentative douloureuse de mettre en place un fond projectif.

Donner du temps aux espaces communs permet de trouver une issue narrative. Cette construction, témoin de notre créativité, n'est pas franchement sublimatoire et témoigne de notre difficulté à penser l'enfance, à se penser, à penser la vie et le monde. La psychanalyse en est l'architecture et l'autoanalyse à deux se voudrait au service de ces deux patients que nous continuons à être à jamais.

Enfants meurtriers de frères potentiels, enfants monstrueux, ils ne peuvent se gémelliser. Ces enfants consacrent leurs forces psychiques à un travail de deuil sans pour autant vivre une mélancolie où l'ombre de l'objet tombe sur le sujet. Comment jouer à je, tu, elle, il, on... nous !

Le temps a passé au fil de notre écriture commune. La vie avec ses joies et ses peines a encore attendri nos regards et tenu, retenu, contenu nos corps qui ne nous oublient pas, comme des enfants qui ont peur qu'on les abandonne. Notre fond psychanalytique s'est poli, entre poétique et romanesque, nous avons alors cassé nos miroirs et en écrivons les éclats. Le lecteur potentiel ne nous a pas quittés, venant farder nos rencontres. D'autres nous-mêmes, des coïncidences sont apparus sous le maquillage. Des prénoms ont surgi, fantômes fraternels, mais aussi *la vie des autres en nous*. Ils ont tous traversé nos vies. Certains prirent plus de relief que d'autres et nous vous en proposons l'écho et la rumeur. Ce roman fraternel des origines nous a faits parents multiples d'enfants uniques alors que, jusque-là, dans le croisement de nos regards, nous ne reconnaissions que des parents uniques.

« Il ou elle » était le début d'un jeu de notre enfance qui entraînait notre curiosité. Il fallait deviner un personnage, à la fois tous les mêmes et chacun différent.

Faux frères, vrais amis ? « Tu n'es pas mon frère, puisque je ne sais pas ce qu'est un frère et que je ne le saurai jamais ! »

En écho :

« Es-tu la représentation que je peux avoir d'une sœur ? »

– Non, tu es un double de moi-même que je multiplie à l'infini, que je mets en abyme car aucun frère et sœur de sang ne le verrouille, ne le corrige.

– Sommes-nous amis ? »

Peut-être le deviendrons-nous à la fin de ce livre !

« Sommes-nous intimes ? »

Paul Valéry écrit dans ses *Cahiers* : « On ne devient vraiment intime qu'entre gens du même degré de discrétion, le reste, caractère, culture même, goût, importe peu. L'intimité véritable repose sur le sens mutuel des "*putenda*" et des "*tacenda*". C'est en quoi elle permet une incroyable liberté ; tout le reste peut être dit. Mais il y a des fausses intimités. Peu d'amitiés complètes. On est bien

propre pensée. Je ne sais plus ce qui est à lui ou à elle. Pour le savoir, il faudrait pouvoir se haïr, avoir une haine identitaire que nous cherchons sans la rechercher, plutôt préoccupés à nous reconnaître dans l'autre, ou plutôt à essayer dans l'autre de nous connaître, de faire connaissance avec nous-même. La haine identitaire ne pouvant se vivre, nous reste-t-il seulement que de mourir de nous-même pour continuer à vivre ? Il ne s'agit pas de plagiat. Il me paraît difficile, dans cette maison psychique que nous squattons, de dégager des parties communes et privées. Nos rencontres, l'écriture, nos trajets d'homme et de femme y échouent.

Elle-il part en vacances et me dit : « Il faut te mettre à écrire, sinon on arrête tout. » Il-elle est en difficulté... Il-elle poursuit : « Écris pour moi. » J'entends cette injonction comme une nécessité pour lui-elle, celle de penser à lui-elle. Tardivement, je me décide à écrire. J'ai écrit, lui-elle pas. Écrire pour moi ou pour lui-elle ? Je ne sais mais je suis là avec lui-elle, j'ai écrit, lui-elle pas. Peut-on écrire une autofiction à deux ? Cela peut-il intéresser un lecteur potentiel, ce tiers bienvenu ? Allons-nous pouvoir jouer avec lui ?

Rassembler des souvenirs-écran... Il s'agit aussi d'images-écran narrant une enfance improbable, truquages donnant de la perspective à partir d'un paysage, d'une rencontre, d'une photo jaunie. Ces images de misère viennent formater un fond psychique d'où le double narcissique de la mère est empreint en l'absence de matité d'un fraternel matérialisé.

Enfants uniques, certes, mais avant tout, sous ce terme, deux solitudes en miroir qui ne peuvent que se constater et devenir pathétiques. C'est « pour de vrai » grâce à celle de l'autre, tentative douloureuse de mettre en place un fond projectif.

Donner du temps aux espaces communs permet de trouver une issue narrative. Cette construction, témoin de notre créativité, n'est pas franchement sublimatoire et témoigne de notre difficulté à penser l'enfance, à se penser, à penser la vie et le monde. La psychanalyse en est l'architecture et l'autoanalyse à deux se voudrait au service de ces deux patients que nous continuons à être à jamais.

Enfants meurtriers de frères potentiels, enfants monstrueux, ils ne peuvent se gémelliser. Ces enfants consacrent leurs forces psychiques à un travail de deuil sans pour autant vivre une mélancolie où l'ombre de l'objet tombe sur le sujet. Comment jouer à je, tu, elle, il, on... nous !

Le temps a passé au fil de notre écriture commune. La vie avec ses joies et ses peines a encore attendri nos regards et tenu, retenu, contenu nos corps qui ne nous oublient pas, comme des enfants qui ont peur qu'on les abandonne. Notre fond psychanalytique s'est poli, entre poétique et romanesque, nous avons alors cassé nos miroirs et en écrivons les éclats. Le lecteur potentiel ne nous a pas quittés, venant farder nos rencontres. D'autres nous-mêmes, des coïncidences sont apparus sous le maquillage. Des prénoms ont surgi, fantômes fraternels, mais aussi *la vie des autres en nous*. Ils ont tous traversé nos vies. Certains prirent plus de relief que d'autres et nous vous en proposons l'écho et la rumeur. Ce roman fraternel des origines nous a faits parents multiples d'enfants uniques alors que, jusque-là, dans le croisement de nos regards, nous ne reconnaissions que des parents uniques.

« Il ou elle » était le début d'un jeu de notre enfance qui entraînait notre curiosité. Il fallait deviner un personnage, à la fois tous les mêmes et chacun différent.

Faux frères, vrais amis ? « Tu n'es pas mon frère, puisque je ne sais pas ce qu'est un frère et que je ne le saurai jamais ! »

En écho :

« Es-tu la représentation que je peux avoir d'une sœur ? »

– Non, tu es un double de moi-même que je multiplie à l'infini, que je mets en abyme car aucun frère et sœur de sang ne le verrouille, ne le corrige.

– Sommes-nous amis ? »

Peut-être le deviendrons-nous à la fin de ce livre !

« Sommes-nous intimes ? »

Paul Valéry écrit dans ses *Cahiers* : « On ne devient vraiment intime qu'entre gens du même degré de discrétion, le reste, caractère, culture même, goût, importe peu. L'intimité véritable repose sur le sens mutuel des "*putenda*" et des "*tacenda*". C'est en quoi elle permet une incroyable liberté ; tout le reste peut être dit. Mais il y a des fausses intimités. Peu d'amitiés complètes. On est bien

rarement ami pour la totalité. C'est pourquoi il arrive d'avoir plusieurs amis et plusieurs d'espèces très différentes. [...] Il y a autant d'amis que de personnes en lui. Ce n'est pas le plus intime qu'il préfère. Est-il probable que l'on se dévoile le plus (ou que l'on croit se dévoiler) à celui que l'on aime le mieux ? On se fait plus beau pour le préféré. »

L'intime, le plus intime en chacun de nous, c'est la solitude. Question cruciale pour l'enfant unique ! Construire sa solitude est-il plus difficile quand manquent des frères et des sœurs qui peuvent s'étayer sur les couches concentriques de leur communauté d'intime ? Cherchons-nous toujours à fabriquer de l'intime dans cette « correspondance », ce *no man's land* que nous exposons à la lecture, ou plutôt n'est-ce pas une tentative de créer une illusion qui est silence, respiration... de la vie ?

Ces enfants d'exception sont-ils tristes ? Nous ne le pensons pas. Ni tristes ni heureux, ils répètent inlassablement : « Ça va passer... t'en fais pas... c'est rien. » Et si tout cela n'était que « pour de rire »... pour exister.

Comment allons-nous maintenant écrire ce théâtre de marionnettes : au singulier, au pluriel, au féminin, au masculin... au passé ou au présent ?

## LES AUTRES EN NOUS

rarement ami pour la totalité. C'est pourquoi il arrive d'avoir plusieurs amis et plusieurs d'espèces très différentes. [...] Il y a autant d'amis que de personnes en lui. Ce n'est pas le plus intime qu'il préfère. Est-il probable que l'on se dévoile le plus (ou que l'on croit se dévoiler) à celui que l'on aime le mieux ? On se fait plus beau pour le préféré. »

L'intime, le plus intime en chacun de nous, c'est la solitude. Question cruciale pour l'enfant unique ! Construire sa solitude est-il plus difficile quand manquent des frères et des sœurs qui peuvent s'étayer sur les couches concentriques de leur communauté d'intime ? Cherchons-nous toujours à fabriquer de l'intime dans cette « correspondance », ce *no man's land* que nous exposons à la lecture, ou plutôt n'est-ce pas une tentative de créer une illusion qui est silence, respiration... de la vie ?

Ces enfants d'exception sont-ils tristes ? Nous ne le pensons pas. Ni tristes ni heureux, ils répètent inlassablement : « Ça va passer... t'en fais pas... c'est rien. » Et si tout cela n'était que « pour de rire »... pour exister.

Comment allons-nous maintenant écrire ce théâtre de marionnettes : au singulier, au pluriel, au féminin, au masculin... au passé ou au présent ?

## LES AUTRES EN NOUS

rarement ami pour la totalité. C'est pourquoi il arrive d'avoir plusieurs amis et plusieurs d'espèces très différentes. [...] Il y a autant d'amis que de personnes en lui. Ce n'est pas le plus intime qu'il préfère. Est-il probable que l'on se dévoile le plus (ou que l'on croit se dévoiler) à celui que l'on aime le mieux ? On se fait plus beau pour le préféré. »

L'intime, le plus intime en chacun de nous, c'est la solitude. Question cruciale pour l'enfant unique ! Construire sa solitude est-il plus difficile quand manquent des frères et des sœurs qui peuvent s'étayer sur les couches concentriques de leur communauté d'intime ? Cherchons-nous toujours à fabriquer de l'intime dans cette « correspondance », ce *no man's land* que nous exposons à la lecture, ou plutôt n'est-ce pas une tentative de créer une illusion qui est silence, respiration... de la vie ?

Ces enfants d'exception sont-ils tristes ? Nous ne le pensons pas. Ni tristes ni heureux, ils répètent inlassablement : « Ça va passer... t'en fais pas... c'est rien. » Et si tout cela n'était que « pour de rire »... pour exister.

Comment allons-nous maintenant écrire ce théâtre de marionnettes : au singulier, au pluriel, au féminin, au masculin... au passé ou au présent ?

## LES AUTRES EN NOUS

rarement ami pour la totalité. C'est pourquoi il arrive d'avoir plusieurs amis et plusieurs d'espèces très différentes. [...] Il y a autant d'amis que de personnes en lui. Ce n'est pas le plus intime qu'il préfère. Est-il probable que l'on se dévoile le plus (ou que l'on croit se dévoiler) à celui que l'on aime le mieux ? On se fait plus beau pour le préféré. »

L'intime, le plus intime en chacun de nous, c'est la solitude. Question cruciale pour l'enfant unique ! Construire sa solitude est-il plus difficile quand manquent des frères et des sœurs qui peuvent s'étayer sur les couches concentriques de leur communauté d'intime ? Cherchons-nous toujours à fabriquer de l'intime dans cette « correspondance », ce *no man's land* que nous exposons à la lecture, ou plutôt n'est-ce pas une tentative de créer une illusion qui est silence, respiration... de la vie ?

Ces enfants d'exception sont-ils tristes ? Nous ne le pensons pas. Ni tristes ni heureux, ils répètent inlassablement : « Ça va passer... t'en fais pas... c'est rien. » Et si tout cela n'était que « pour de rire »... pour exister.

Comment allons-nous maintenant écrire ce théâtre de marionnettes : au singulier, au pluriel, au féminin, au masculin... au passé ou au présent ?

## LES AUTRES EN NOUS



## Anna s'ennuie

« Entre les gens qui ont un noyau fissuré et les autres,  
c'est comme entre les pauvres et les riches,  
c'est comme la lutte des classes,  
on sait qu'il y a des pauvres qui s'en sortent  
mais la plupart, non, ne s'en sortent pas, et dire à un mélancolique  
que le bonheur est une décision,  
c'est comme dire à un affamé qu'il mange de la brioche... »

E. Carrère (2009)

Anna se sent toujours solitaire même si elle n'est pas seule. Petite, elle a été envoyée à la campagne, loin de ses parents qui croyaient de bonne foi la préserver ainsi des dures conséquences de la guerre civile qui ravageait son pays. Son obsession intérieure était : « Quand maman reviendra me chercher ? », à quoi l'entourage fruste répondait : « Tu la reverras pas ta mère... » L'environnement rural, censé être bon pour sa santé, était source de mauvais traitements, psychiques et physiques, dont elle n'a jamais osé parler à sa mère lors de ses rares visites.

Le décompte des jours était pour Anna impossible, mal organisé autour des brefs passages maternels, imprévisibles dans leur survenue autant que dans leur durée. Anna était habitée par une notion du temps très floue, rythmée par le déroulement du quotidien au jour le jour, imposée par la vie des autres. Elle ne savait pas non plus quel était le lieu où elle se trouvait, trop petite pour se situer dans l'espace, mais obsédée par la question des distances et par l'activité des trains, qui pouvaient lui ramener ses parents mais aussi avoir un accident. Il lui en est resté un goût prononcé pour les cartes et la géographie en général, ainsi qu'une phobie des moyens de transport.

## Anna s'ennuie

« Entre les gens qui ont un noyau fissuré et les autres,  
c'est comme entre les pauvres et les riches,  
c'est comme la lutte des classes,  
on sait qu'il y a des pauvres qui s'en sortent  
mais la plupart, non, ne s'en sortent pas, et dire à un mélancolique  
que le bonheur est une décision,  
c'est comme dire à un affamé qu'il mange de la brioche... »

E. Carrère (2009)

Anna se sent toujours solitaire même si elle n'est pas seule. Petite, elle a été envoyée à la campagne, loin de ses parents qui croyaient de bonne foi la préserver ainsi des dures conséquences de la guerre civile qui ravageait son pays. Son obsession intérieure était : « Quand maman reviendra me chercher ? », à quoi l'entourage fruste répondait : « Tu la reverras pas ta mère... » L'environnement rural, censé être bon pour sa santé, était source de mauvais traitements, psychiques et physiques, dont elle n'a jamais osé parler à sa mère lors de ses rares visites.

Le décompte des jours était pour Anna impossible, mal organisé autour des brefs passages maternels, imprévisibles dans leur survenue autant que dans leur durée. Anna était habitée par une notion du temps très floue, rythmée par le déroulement du quotidien au jour le jour, imposée par la vie des autres. Elle ne savait pas non plus quel était le lieu où elle se trouvait, trop petite pour se situer dans l'espace, mais obsédée par la question des distances et par l'activité des trains, qui pouvaient lui ramener ses parents mais aussi avoir un accident. Il lui en est resté un goût prononcé pour les cartes et la géographie en général, ainsi qu'une phobie des moyens de transport.

## Anna s'ennuie

« Entre les gens qui ont un noyau fissuré et les autres,  
c'est comme entre les pauvres et les riches,  
c'est comme la lutte des classes,  
on sait qu'il y a des pauvres qui s'en sortent  
mais la plupart, non, ne s'en sortent pas, et dire à un mélancolique  
que le bonheur est une décision,  
c'est comme dire à un affamé qu'il mange de la brioche... »

E. Carrère (2009)

Anna se sent toujours solitaire même si elle n'est pas seule. Petite, elle a été envoyée à la campagne, loin de ses parents qui croyaient de bonne foi la préserver ainsi des dures conséquences de la guerre civile qui ravageait son pays. Son obsession intérieure était : « Quand maman reviendra me chercher ? », à quoi l'entourage fruste répondait : « Tu la reverras pas ta mère... » L'environnement rural, censé être bon pour sa santé, était source de mauvais traitements, psychiques et physiques, dont elle n'a jamais osé parler à sa mère lors de ses rares visites.

Le décompte des jours était pour Anna impossible, mal organisé autour des brefs passages maternels, imprévisibles dans leur survenue autant que dans leur durée. Anna était habitée par une notion du temps très floue, rythmée par le déroulement du quotidien au jour le jour, imposée par la vie des autres. Elle ne savait pas non plus quel était le lieu où elle se trouvait, trop petite pour se situer dans l'espace, mais obsédée par la question des distances et par l'activité des trains, qui pouvaient lui ramener ses parents mais aussi avoir un accident. Il lui en est resté un goût prononcé pour les cartes et la géographie en général, ainsi qu'une phobie des moyens de transport.

## Anna s'ennuie

« Entre les gens qui ont un noyau fissuré et les autres,  
c'est comme entre les pauvres et les riches,  
c'est comme la lutte des classes,  
on sait qu'il y a des pauvres qui s'en sortent  
mais la plupart, non, ne s'en sortent pas, et dire à un mélancolique  
que le bonheur est une décision,  
c'est comme dire à un affamé qu'il mange de la brioche... »

E. Carrère (2009)

Anna se sent toujours solitaire même si elle n'est pas seule. Petite, elle a été envoyée à la campagne, loin de ses parents qui croyaient de bonne foi la préserver ainsi des dures conséquences de la guerre civile qui ravageait son pays. Son obsession intérieure était : « Quand maman reviendra me chercher ? », à quoi l'entourage fruste répondait : « Tu la reverras pas ta mère... » L'environnement rural, censé être bon pour sa santé, était source de mauvais traitements, psychiques et physiques, dont elle n'a jamais osé parler à sa mère lors de ses rares visites.

Le décompte des jours était pour Anna impossible, mal organisé autour des brefs passages maternels, imprévisibles dans leur survenue autant que dans leur durée. Anna était habitée par une notion du temps très floue, rythmée par le déroulement du quotidien au jour le jour, imposée par la vie des autres. Elle ne savait pas non plus quel était le lieu où elle se trouvait, trop petite pour se situer dans l'espace, mais obsédée par la question des distances et par l'activité des trains, qui pouvaient lui ramener ses parents mais aussi avoir un accident. Il lui en est resté un goût prononcé pour les cartes et la géographie en général, ainsi qu'une phobie des moyens de transport.

Anna vivait comme cela dans un cadre sans limites, abandonnée pour son bien et maltraitée à la fois. Sans repères et sans témoins, elle avait l'impression d'attendre, heure après heure, sans savoir quoi, un non-événement éternellement renouvelé qui lui servait peut-être de projet.

Anna s'ennuyait. Elle n'avait jamais su jouer, déjà avant cette séparation familiale, elle était seule, enfant unique, près de ses parents qui ne lui procuraient pas une vie d'enfant. Elle les suivait, subissant là aussi leur mode de vie instable. Elle les observait depuis toujours, petite fille curieuse et inquiète sans amie de son âge. Leur vie était à ses yeux plus importante que la sienne. En contrepartie, elle avait une grande capacité à rêver sans rien faire, à rester seule et à lire – très tôt – tout ce qu'elle trouvait, sans être censurée ni conseillée par quiconque. Il lui en reste un don de lecture rapide et un bon esprit critique. Elle a également su écrire très jeune : à huit ans, elle publiait un petit reportage dans un journal d'enfants, à douze elle imaginait un roman à l'atmosphère romantique où elle se mettait en scène avec un frère jumeau. Bien sûr, ce double masculin, elle le comprit vite, était aussi la projection de ses ambitions phalliques et une amorce d'objet hétérosexuel amoureux annonciateur de l'adolescence.

La construction identitaire d'Anna fut difficile, en l'absence de modèles objectaux nettement différenciés et sans équivalent fraternel à fonction de double narcissique. Déjà anorexique dans un climat de restriction collective, elle maigrit encore, attrapa la coqueluche puis une primo-infection tuberculeuse. Le lait bienfaiteur de la campagne était aussitôt rejeté avec le chant du coq sans que personne songe à s'en inquiéter. Quelques recours opératoires l'aidèrent à survivre dans son marasme car les paysans chargés d'elle lui faisaient exécuter des travaux à sa portée. Garder les vaches ou les cochons fut l'occasion de lectures heureuses au milieu des prés et des bois de chênes.

Toutefois, le vécu abandonnique d'Anne lui permettait d'entretenir un bénéfice narcissique non négligeable : le sentiment d'être forte et endurante, de ne pouvoir compter que sur elle-même et d'être capable de créer un monde secret grandiose à partir de ses rêveries et de ses lectures. L'ennui d'Anna camouflait ses affects dépressifs et lui permettait de ne pas mettre au

jour une douleur psychique qui n'aurait pas pu se mettre en mots ou en pensée dans une solitude tellement dépeuplée.

Un jour de désespoir absolu dans ce temps hors du temps et cet espace sans objet, Anna décida de fuir. Elle prit son vélo et quitta le village, roulant au hasard sur une petite route poussiéreuse blanchie par une carrière de craie toute proche. À la fin de l'après-midi, l'absence de projet précis lui fit peur. Elle s'arrêta. Ne pouvant pleurer, elle réfléchit à la situation et éprouva la nécessité de marquer cet instant d'une croix blanche. Avec quelques cailloux, elle édifia au bord de la route un petit cairn tel qu'en sont marqués les chemins de pèlerinage. Puis elle retourna au village et se laissa gronder, soumise.

Rêveries et lectures, monde interne grandiose, fugue ratée aboutissant à une commémoration de soi pétrifiée, capacité à attendre indéfiniment et à survivre à sa détresse sont les sources et les repères du sentiment continu d'exister d'Anna. Ce narcissisme à la fois fort et fragile la caractérise toujours. On peut penser pour elle au maintien d'une forme d'addiction à la solitude, nourrie de sa rêverie, qui permet à Anna devenue une femme de se replier en silence devant le vacarme de ses pulsions et des objets. De tout temps occupée davantage au maintien de son narcissisme qu'à des satisfactions objectales, Anna préfère la solitude. Elle y retrouve le temps infantile où l'objet était peut-être la création de soi et le lien secret et passionnel qu'elle entretenait avec elle-même par défaut objectal. Défaillance maternelle et traumatismes mêlés pour organiser la structure psychique d'Anna, elle-même appuyée sur son endurance et sa résilience exceptionnelles – venant à leur tour fortifier son narcissisme – lui permettent de conserver une économie très particulière autour de l'évitement du deuil.

Angoisses de séparation trop fortes, déceptions trop cruelles, nécessité constante d'adaptation à des environnements hostiles, y compris la réalité de la guerre, absence d'étayages fraternel horizontal et parental vertical ont amené Anna à se passer de tout et de tout le monde. Elle s'organise pour anticiper la douleur de la perte en désinvestissant la première le cadre et les objets. Ainsi, ni douleur, ni souffrance, ni travail de deuil. Sa capacité au désinvestissement est toujours son arme la plus efficace.

Anna vivait comme cela dans un cadre sans limites, abandonnée pour son bien et maltraitée à la fois. Sans repères et sans témoins, elle avait l'impression d'attendre, heure après heure, sans savoir quoi, un non-événement éternellement renouvelé qui lui servait peut-être de projet.

Anna s'ennuyait. Elle n'avait jamais su jouer, déjà avant cette séparation familiale, elle était seule, enfant unique, près de ses parents qui ne lui procuraient pas une vie d'enfant. Elle les suivait, subissant là aussi leur mode de vie instable. Elle les observait depuis toujours, petite fille curieuse et inquiète sans amie de son âge. Leur vie était à ses yeux plus importante que la sienne. En contrepartie, elle avait une grande capacité à rêver sans rien faire, à rester seule et à lire – très tôt – tout ce qu'elle trouvait, sans être censurée ni conseillée par quiconque. Il lui en reste un don de lecture rapide et un bon esprit critique. Elle a également su écrire très jeune : à huit ans, elle publiait un petit reportage dans un journal d'enfants, à douze elle imaginait un roman à l'atmosphère romantique où elle se mettait en scène avec un frère jumeau. Bien sûr, ce double masculin, elle le comprit vite, était aussi la projection de ses ambitions phalliques et une amorce d'objet hétérosexuel amoureux annonciateur de l'adolescence.

La construction identitaire d'Anna fut difficile, en l'absence de modèles objectaux nettement différenciés et sans équivalent fraternel à fonction de double narcissique. Déjà anorexique dans un climat de restriction collective, elle maigrit encore, attrapa la coqueluche puis une primo-infection tuberculeuse. Le lait bienfaiteur de la campagne était aussitôt rejeté avec le chant du coq sans que personne songe à s'en inquiéter. Quelques recours opératoires l'aidèrent à survivre dans son marasme car les paysans chargés d'elle lui faisaient exécuter des travaux à sa portée. Garder les vaches ou les cochons fut l'occasion de lectures heureuses au milieu des prés et des bois de chênes.

Toutefois, le vécu abandonnique d'Anne lui permettait d'entretenir un bénéfice narcissique non négligeable : le sentiment d'être forte et endurante, de ne pouvoir compter que sur elle-même et d'être capable de créer un monde secret grandiose à partir de ses rêveries et de ses lectures. L'ennui d'Anna camouflait ses affects dépressifs et lui permettait de ne pas mettre au

jour une douleur psychique qui n'aurait pas pu se mettre en mots ou en pensée dans une solitude tellement dépeuplée.

Un jour de désespoir absolu dans ce temps hors du temps et cet espace sans objet, Anna décida de fuir. Elle prit son vélo et quitta le village, roulant au hasard sur une petite route poussiéreuse blanchie par une carrière de craie toute proche. À la fin de l'après-midi, l'absence de projet précis lui fit peur. Elle s'arrêta. Ne pouvant pleurer, elle réfléchit à la situation et éprouva la nécessité de marquer cet instant d'une croix blanche. Avec quelques cailloux, elle édifia au bord de la route un petit cairn tel qu'en sont marqués les chemins de pèlerinage. Puis elle retourna au village et se laissa gronder, soumise.

Rêveries et lectures, monde interne grandiose, fugue ratée aboutissant à une commémoration de soi pétrifiée, capacité à attendre indéfiniment et à survivre à sa détresse sont les sources et les repères du sentiment continu d'exister d'Anna. Ce narcissisme à la fois fort et fragile la caractérise toujours. On peut penser pour elle au maintien d'une forme d'addiction à la solitude, nourrie de sa rêverie, qui permet à Anna devenue une femme de se replier en silence devant le vacarme de ses pulsions et des objets. De tout temps occupée davantage au maintien de son narcissisme qu'à des satisfactions objectales, Anna préfère la solitude. Elle y retrouve le temps infantile où l'objet était peut-être la création de soi et le lien secret et passionnel qu'elle entretenait avec elle-même par défaut objectal. Défaillance maternelle et traumatismes mêlés pour organiser la structure psychique d'Anna, elle-même appuyée sur son endurance et sa résilience exceptionnelles – venant à leur tour fortifier son narcissisme – lui permettent de conserver une économie très particulière autour de l'évitement du deuil.

Angoisses de séparation trop fortes, déceptions trop cruelles, nécessité constante d'adaptation à des environnements hostiles, y compris la réalité de la guerre, absence d'étayages fraternel horizontal et parental vertical ont amené Anna à se passer de tout et de tout le monde. Elle s'organise pour anticiper la douleur de la perte en désinvestissant la première le cadre et les objets. Ainsi, ni douleur, ni souffrance, ni travail de deuil. Sa capacité au désinvestissement est toujours son arme la plus efficace.

Anna vivait comme cela dans un cadre sans limites, abandonnée pour son bien et maltraitée à la fois. Sans repères et sans témoins, elle avait l'impression d'attendre, heure après heure, sans savoir quoi, un non-événement éternellement renouvelé qui lui servait peut-être de projet.

Anna s'ennuyait. Elle n'avait jamais su jouer, déjà avant cette séparation familiale, elle était seule, enfant unique, près de ses parents qui ne lui procuraient pas une vie d'enfant. Elle les suivait, subissant là aussi leur mode de vie instable. Elle les observait depuis toujours, petite fille curieuse et inquiète sans amie de son âge. Leur vie était à ses yeux plus importante que la sienne. En contrepartie, elle avait une grande capacité à rêver sans rien faire, à rester seule et à lire – très tôt – tout ce qu'elle trouvait, sans être censurée ni conseillée par quiconque. Il lui en reste un don de lecture rapide et un bon esprit critique. Elle a également su écrire très jeune : à huit ans, elle publiait un petit reportage dans un journal d'enfants, à douze elle imaginait un roman à l'atmosphère romantique où elle se mettait en scène avec un frère jumeau. Bien sûr, ce double masculin, elle le comprit vite, était aussi la projection de ses ambitions phalliques et une amorce d'objet hétérosexuel amoureux annonciateur de l'adolescence.

La construction identitaire d'Anna fut difficile, en l'absence de modèles objectaux nettement différenciés et sans équivalent fraternel à fonction de double narcissique. Déjà anorexique dans un climat de restriction collective, elle maigrit encore, attrapa la coqueluche puis une primo-infection tuberculeuse. Le lait bienfaiteur de la campagne était aussitôt rejeté avec le chant du coq sans que personne songe à s'en inquiéter. Quelques recours opératoires l'aidèrent à survivre dans son marasme car les paysans chargés d'elle lui faisaient exécuter des travaux à sa portée. Garder les vaches ou les cochons fut l'occasion de lectures heureuses au milieu des prés et des bois de chênes.

Toutefois, le vécu abandonnique d'Anne lui permettait d'entretenir un bénéfice narcissique non négligeable : le sentiment d'être forte et endurante, de ne pouvoir compter que sur elle-même et d'être capable de créer un monde secret grandiose à partir de ses rêveries et de ses lectures. L'ennui d'Anna camouflait ses affects dépressifs et lui permettait de ne pas mettre au

jour une douleur psychique qui n'aurait pas pu se mettre en mots ou en pensée dans une solitude tellement dépeuplée.

Un jour de désespoir absolu dans ce temps hors du temps et cet espace sans objet, Anna décida de fuir. Elle prit son vélo et quitta le village, roulant au hasard sur une petite route poussiéreuse blanchie par une carrière de craie toute proche. À la fin de l'après-midi, l'absence de projet précis lui fit peur. Elle s'arrêta. Ne pouvant pleurer, elle réfléchit à la situation et éprouva la nécessité de marquer cet instant d'une croix blanche. Avec quelques cailloux, elle édifia au bord de la route un petit cairn tel qu'en sont marqués les chemins de pèlerinage. Puis elle retourna au village et se laissa gronder, soumise.

Rêveries et lectures, monde interne grandiose, fugue ratée aboutissant à une commémoration de soi pétrifiée, capacité à attendre indéfiniment et à survivre à sa détresse sont les sources et les repères du sentiment continu d'exister d'Anna. Ce narcissisme à la fois fort et fragile la caractérise toujours. On peut penser pour elle au maintien d'une forme d'addiction à la solitude, nourrie de sa rêverie, qui permet à Anna devenue une femme de se replier en silence devant le vacarme de ses pulsions et des objets. De tout temps occupée davantage au maintien de son narcissisme qu'à des satisfactions objectales, Anna préfère la solitude. Elle y retrouve le temps infantile où l'objet était peut-être la création de soi et le lien secret et passionnel qu'elle entretenait avec elle-même par défaut objectal. Défaillance maternelle et traumatismes mêlés pour organiser la structure psychique d'Anna, elle-même appuyée sur son endurance et sa résilience exceptionnelles – venant à leur tour fortifier son narcissisme – lui permettent de conserver une économie très particulière autour de l'évitement du deuil.

Angoisses de séparation trop fortes, déceptions trop cruelles, nécessité constante d'adaptation à des environnements hostiles, y compris la réalité de la guerre, absence d'étayages fraternel horizontal et parental vertical ont amené Anna à se passer de tout et de tout le monde. Elle s'organise pour anticiper la douleur de la perte en désinvestissant la première le cadre et les objets. Ainsi, ni douleur, ni souffrance, ni travail de deuil. Sa capacité au désinvestissement est toujours son arme la plus efficace.

Anna vivait comme cela dans un cadre sans limites, abandonnée pour son bien et maltraitée à la fois. Sans repères et sans témoins, elle avait l'impression d'attendre, heure après heure, sans savoir quoi, un non-événement éternellement renouvelé qui lui servait peut-être de projet.

Anna s'ennuyait. Elle n'avait jamais su jouer, déjà avant cette séparation familiale, elle était seule, enfant unique, près de ses parents qui ne lui procuraient pas une vie d'enfant. Elle les suivait, subissant là aussi leur mode de vie instable. Elle les observait depuis toujours, petite fille curieuse et inquiète sans amie de son âge. Leur vie était à ses yeux plus importante que la sienne. En contrepartie, elle avait une grande capacité à rêver sans rien faire, à rester seule et à lire – très tôt – tout ce qu'elle trouvait, sans être censurée ni conseillée par quiconque. Il lui en reste un don de lecture rapide et un bon esprit critique. Elle a également su écrire très jeune : à huit ans, elle publiait un petit reportage dans un journal d'enfants, à douze elle imaginait un roman à l'atmosphère romantique où elle se mettait en scène avec un frère jumeau. Bien sûr, ce double masculin, elle le comprit vite, était aussi la projection de ses ambitions phalliques et une amorce d'objet hétérosexuel amoureux annonciateur de l'adolescence.

La construction identitaire d'Anna fut difficile, en l'absence de modèles objectaux nettement différenciés et sans équivalent fraternel à fonction de double narcissique. Déjà anorexique dans un climat de restriction collective, elle maigrit encore, attrapa la coqueluche puis une primo-infection tuberculeuse. Le lait bienfaiteur de la campagne était aussitôt rejeté avec le chant du coq sans que personne songe à s'en inquiéter. Quelques recours opératoires l'aidèrent à survivre dans son marasme car les paysans chargés d'elle lui faisaient exécuter des travaux à sa portée. Garder les vaches ou les cochons fut l'occasion de lectures heureuses au milieu des prés et des bois de chênes.

Toutefois, le vécu abandonnique d'Anne lui permettait d'entretenir un bénéfice narcissique non négligeable : le sentiment d'être forte et endurante, de ne pouvoir compter que sur elle-même et d'être capable de créer un monde secret grandiose à partir de ses rêveries et de ses lectures. L'ennui d'Anna camouflait ses affects dépressifs et lui permettait de ne pas mettre au

jour une douleur psychique qui n'aurait pas pu se mettre en mots ou en pensée dans une solitude tellement dépeuplée.

Un jour de désespoir absolu dans ce temps hors du temps et cet espace sans objet, Anna décida de fuir. Elle prit son vélo et quitta le village, roulant au hasard sur une petite route poussiéreuse blanchie par une carrière de craie toute proche. À la fin de l'après-midi, l'absence de projet précis lui fit peur. Elle s'arrêta. Ne pouvant pleurer, elle réfléchit à la situation et éprouva la nécessité de marquer cet instant d'une croix blanche. Avec quelques cailloux, elle édifia au bord de la route un petit cairn tel qu'en sont marqués les chemins de pèlerinage. Puis elle retourna au village et se laissa gronder, soumise.

Rêveries et lectures, monde interne grandiose, fugue ratée aboutissant à une commémoration de soi pétrifiée, capacité à attendre indéfiniment et à survivre à sa détresse sont les sources et les repères du sentiment continu d'exister d'Anna. Ce narcissisme à la fois fort et fragile la caractérise toujours. On peut penser pour elle au maintien d'une forme d'addiction à la solitude, nourrie de sa rêverie, qui permet à Anna devenue une femme de se replier en silence devant le vacarme de ses pulsions et des objets. De tout temps occupée davantage au maintien de son narcissisme qu'à des satisfactions objectales, Anna préfère la solitude. Elle y retrouve le temps infantile où l'objet était peut-être la création de soi et le lien secret et passionnel qu'elle entretenait avec elle-même par défaut objectal. Défaillance maternelle et traumatismes mêlés pour organiser la structure psychique d'Anna, elle-même appuyée sur son endurance et sa résilience exceptionnelles – venant à leur tour fortifier son narcissisme – lui permettent de conserver une économie très particulière autour de l'évitement du deuil.

Angoisses de séparation trop fortes, déceptions trop cruelles, nécessité constante d'adaptation à des environnements hostiles, y compris la réalité de la guerre, absence d'étayages fraternel horizontal et parental vertical ont amené Anna à se passer de tout et de tout le monde. Elle s'organise pour anticiper la douleur de la perte en désinvestissant la première le cadre et les objets. Ainsi, ni douleur, ni souffrance, ni travail de deuil. Sa capacité au désinvestissement est toujours son arme la plus efficace.



La spécificité d'être enfant unique est considérée par Anna comme un noyau à elle seule accessible qui continue à lui conférer un sentiment de supériorité sur lequel elle s'appuie encore. Chez elle, la catastrophe a déjà eu lieu, indélébile et indépassable, de sorte que rien de pire ne pourra arriver. Il lui semble avoir tout connu de l'ordre du désespoir et de la douleur réprimée. Elle n'a donc plus rien à craindre. Être enfant unique la rend un être d'exception.

Anna est restée sans témoins qui puissent confirmer du dehors ce qu'elle vivait au-dedans, ni tiers ni double garants de ses expériences de réalité interne afin qu'elles deviennent vraies. Mère d'elle-même, elle a pu créer autour d'elle une bulle protectrice pare-excitante au sein de laquelle elle est portée par le sentiment de puissance du survivant. Son désespoir secret reste clivé. L'enfant triste est devenue une femme seule.

## Orpheline

« Devant la seule photo où je vois mon père et ma mère, ensemble, eux dont je sais qu'ils s'aimaient, je pense : c'est l'amour comme trésor qui va disparaître à jamais ; car lorsque je ne serai plus là, personne ne pourra plus en témoigner... »  
R. Barthes (1980)

Louise vient de perdre sa mère, après son père, elle est désormais seule au monde, sans famille. Elle imagine : « J'aurais une sœur, un peu plus jeune que moi, on se donnerait le bras pour suivre le cercueil de maman jusqu'au cimetière. On se tiendrait côte à côte devant la tombe ouverte, on se serrerait la main très fort, appuyées l'une sur l'autre. Puis on jetterait ensemble un peu de terre sur les deux cercueils. On pleurerait, le froid de l'hiver nous saisirait et on rentrerait chez l'une de nous pour se réchauffer, et on prendrait même des fous rires en évoquant certains moments de la cérémonie.

« Ma sœur serait de la même taille que moi, avec les yeux bleus et rieurs de notre père et le doux sourire de notre mère. En reconnaissant en elle ces ressemblances, je les retrouverais eux, fugitivement, mais en permanence. Les jours qui suivraient, on aurait trié ensemble les affaires de nos parents. Moments tristes et gais à la fois. L'une pleurerait devant un flacon de parfum quand l'odeur de notre mère se répandrait autour de nous, l'autre jetterait le flacon avec fermeté. L'autre ne pourrait se défaire d'une paire de chaussures émouvantes, avachies autour de la déformation des vieux pieds désormais absents, les dernières portées quand il marchait encore. La première fermerait définitivement sur les chaussures le couvercle du carton.

« Devant les photos, on aurait encore plus besoin l'une de l'autre. Celle qui est la moins tendre opérerait très vite le classement, sans réfléchir, jetterait facilement tandis que l'autre

La spécificité d'être enfant unique est considérée par Anna comme un noyau à elle seule accessible qui continue à lui conférer un sentiment de supériorité sur lequel elle s'appuie encore. Chez elle, la catastrophe a déjà eu lieu, indélébile et indépassable, de sorte que rien de pire ne pourra arriver. Il lui semble avoir tout connu de l'ordre du désespoir et de la douleur réprimée. Elle n'a donc plus rien à craindre. Être enfant unique la rend un être d'exception.

Anna est restée sans témoins qui puissent confirmer du dehors ce qu'elle vivait au-dedans, ni tiers ni double garants de ses expériences de réalité interne afin qu'elles deviennent vraies. Mère d'elle-même, elle a pu créer autour d'elle une bulle protectrice pare-excitante au sein de laquelle elle est portée par le sentiment de puissance du survivant. Son désespoir secret reste clivé. L'enfant triste est devenue une femme seule.

## Orpheline

« Devant la seule photo où je vois mon père et ma mère, ensemble, eux dont je sais qu'ils s'aimaient, je pense : c'est l'amour comme trésor qui va disparaître à jamais ; car lorsque je ne serai plus là, personne ne pourra plus en témoigner... »  
R. Barthes (1980)

Louise vient de perdre sa mère, après son père, elle est désormais seule au monde, sans famille. Elle imagine : « J'aurais une sœur, un peu plus jeune que moi, on se donnerait le bras pour suivre le cercueil de maman jusqu'au cimetière. On se tiendrait côte à côte devant la tombe ouverte, on se serrerait la main très fort, appuyées l'une sur l'autre. Puis on jetterait ensemble un peu de terre sur les deux cercueils. On pleurerait, le froid de l'hiver nous saisirait et on rentrerait chez l'une de nous pour se réchauffer, et on prendrait même des fous rires en évoquant certains moments de la cérémonie.

« Ma sœur serait de la même taille que moi, avec les yeux bleus et rieurs de notre père et le doux sourire de notre mère. En reconnaissant en elle ces ressemblances, je les retrouverais eux, fugitivement, mais en permanence. Les jours qui suivraient, on aurait trié ensemble les affaires de nos parents. Moments tristes et gais à la fois. L'une pleurerait devant un flacon de parfum quand l'odeur de notre mère se répandrait autour de nous, l'autre jetterait le flacon avec fermeté. L'autre ne pourrait se défaire d'une paire de chaussures émouvantes, avachies autour de la déformation des vieux pieds désormais absents, les dernières portées quand il marchait encore. La première fermerait définitivement sur les chaussures le couvercle du carton.

« Devant les photos, on aurait encore plus besoin l'une de l'autre. Celle qui est la moins tendre opérerait très vite le classement, sans réfléchir, jetterait facilement tandis que l'autre

La spécificité d'être enfant unique est considérée par Anna comme un noyau à elle seule accessible qui continue à lui conférer un sentiment de supériorité sur lequel elle s'appuie encore. Chez elle, la catastrophe a déjà eu lieu, indélébile et indépassable, de sorte que rien de pire ne pourra arriver. Il lui semble avoir tout connu de l'ordre du désespoir et de la douleur réprimée. Elle n'a donc plus rien à craindre. Être enfant unique la rend un être d'exception.

Anna est restée sans témoins qui puissent confirmer du dehors ce qu'elle vivait au-dedans, ni tiers ni double garants de ses expériences de réalité interne afin qu'elles deviennent vraies. Mère d'elle-même, elle a pu créer autour d'elle une bulle protectrice pare-excitante au sein de laquelle elle est portée par le sentiment de puissance du survivant. Son désespoir secret reste clivé. L'enfant triste est devenue une femme seule.

## Orpheline

« Devant la seule photo où je vois mon père et ma mère, ensemble, eux dont je sais qu'ils s'aimaient, je pense : c'est l'amour comme trésor qui va disparaître à jamais ; car lorsque je ne serai plus là, personne ne pourra plus en témoigner... »  
R. Barthes (1980)

Louise vient de perdre sa mère, après son père, elle est désormais seule au monde, sans famille. Elle imagine : « J'aurais une sœur, un peu plus jeune que moi, on se donnerait le bras pour suivre le cercueil de maman jusqu'au cimetière. On se tiendrait côte à côte devant la tombe ouverte, on se serrerait la main très fort, appuyées l'une sur l'autre. Puis on jetterait ensemble un peu de terre sur les deux cercueils. On pleurerait, le froid de l'hiver nous saisirait et on rentrerait chez l'une de nous pour se réchauffer, et on prendrait même des fous rires en évoquant certains moments de la cérémonie.

« Ma sœur serait de la même taille que moi, avec les yeux bleus et rieurs de notre père et le doux sourire de notre mère. En reconnaissant en elle ces ressemblances, je les retrouverais eux, fugitivement, mais en permanence. Les jours qui suivraient, on aurait trié ensemble les affaires de nos parents. Moments tristes et gais à la fois. L'une pleurerait devant un flacon de parfum quand l'odeur de notre mère se répandrait autour de nous, l'autre jetterait le flacon avec fermeté. L'autre ne pourrait se défaire d'une paire de chaussures émouvantes, avachies autour de la déformation des vieux pieds désormais absents, les dernières portées quand il marchait encore. La première fermerait définitivement sur les chaussures le couvercle du carton.

« Devant les photos, on aurait encore plus besoin l'une de l'autre. Celle qui est la moins tendre opérerait très vite le classement, sans réfléchir, jetterait facilement tandis que l'autre

La spécificité d'être enfant unique est considérée par Anna comme un noyau à elle seule accessible qui continue à lui conférer un sentiment de supériorité sur lequel elle s'appuie encore. Chez elle, la catastrophe a déjà eu lieu, indélébile et indépassable, de sorte que rien de pire ne pourra arriver. Il lui semble avoir tout connu de l'ordre du désespoir et de la douleur réprimée. Elle n'a donc plus rien à craindre. Être enfant unique la rend un être d'exception.

Anna est restée sans témoins qui puissent confirmer du dehors ce qu'elle vivait au-dedans, ni tiers ni double garants de ses expériences de réalité interne afin qu'elles deviennent vraies. Mère d'elle-même, elle a pu créer autour d'elle une bulle protectrice pare-excitante au sein de laquelle elle est portée par le sentiment de puissance du survivant. Son désespoir secret reste clivé. L'enfant triste est devenue une femme seule.

## Orpheline

« Devant la seule photo où je vois mon père et ma mère, ensemble, eux dont je sais qu'ils s'aimaient, je pense : c'est l'amour comme trésor qui va disparaître à jamais ; car lorsque je ne serai plus là, personne ne pourra plus en témoigner... »  
R. Barthes (1980)

Louise vient de perdre sa mère, après son père, elle est désormais seule au monde, sans famille. Elle imagine : « J'aurais une sœur, un peu plus jeune que moi, on se donnerait le bras pour suivre le cercueil de maman jusqu'au cimetière. On se tiendrait côte à côte devant la tombe ouverte, on se serrerait la main très fort, appuyées l'une sur l'autre. Puis on jetterait ensemble un peu de terre sur les deux cercueils. On pleurerait, le froid de l'hiver nous saisirait et on rentrerait chez l'une de nous pour se réchauffer, et on prendrait même des fous rires en évoquant certains moments de la cérémonie.

« Ma sœur serait de la même taille que moi, avec les yeux bleus et rieurs de notre père et le doux sourire de notre mère. En reconnaissant en elle ces ressemblances, je les retrouverais eux, fugitivement, mais en permanence. Les jours qui suivraient, on aurait trié ensemble les affaires de nos parents. Moments tristes et gais à la fois. L'une pleurerait devant un flacon de parfum quand l'odeur de notre mère se répandrait autour de nous, l'autre jetterait le flacon avec fermeté. L'autre ne pourrait se défaire d'une paire de chaussures émouvantes, avachies autour de la déformation des vieux pieds désormais absents, les dernières portées quand il marchait encore. La première fermerait définitivement sur les chaussures le couvercle du carton.

« Devant les photos, on aurait encore plus besoin l'une de l'autre. Celle qui est la moins tendre opérerait très vite le classement, sans réfléchir, jetterait facilement tandis que l'autre

détournerait le regard. L'une serait douce et sensible comme notre mère, l'autre serait dure et expéditive comme notre père. Notre duo serait complémentaire, efficace et réconfortant. L'une se souviendrait, l'autre agirait.

« Puis nous retournerions chacune à notre vie. Comme on habiterait la même ville et qu'on se téléphonerait tous les jours, ce serait facile de se voir et de se parler souvent au cours de ce deuxième deuil qui nous a rendu orphelines. Nous ne serions jamais seules avec nos propres souvenirs.

« Nous aurions choyé ensemble nos vieux parents. Nous nous raconterions nos histoires d'enfance pour rire et pour pleurer. Si certains couchers de soleil zébrés par les éclairs perçants des martinets, que nous avons vécus ensemble, nous vrillent encore le cœur, nous pourrions nous rappeler de concert ces soirs d'été où nous étions si angoissées chez notre vieille tante. Ma sœur me dirait combien elle s'était sentie abandonnée, comme les bébés de la pouponnière dont on apercevait le toit par la fenêtre – des orphelins –, mais j'étais près d'elle.

« Avec ma sœur, je n'aurais jamais été seule, suspendue dans l'espace sans racine ni branche collatérale, comme je le suis maintenant. Je me sens adoptée par mon mari et par mes enfants pour avoir l'illusion d'une famille, mais elle est à l'envers. Mon nom aussi a disparu, en même temps que mon histoire que je ne partagerai plus avec quiconque. Le nom de mon père s'est dissous avec ses cendres.

« Mon cœur est désolé, le froid m'envahit, je rêve que je suis à l'avant d'un bateau qui s'avance lentement dans une mer grise où flottent des plaques de glace et je regarde les terres noires et blanches, sans un arbre, sans un oiseau, sans âme qui vive. Je sens le silence. »

## Frère de lait

Une photo jaunie... Une femme, sa mère.

Un enfant dont le sourire émerge d'un casque colonial immense.

C'était il y a bien longtemps, dans la forêt équatoriale, près du lieu de sa naissance. Un tipoy porté par des Africains les amène vers le fleuve, seule voie de communication avec le reste du monde.

Il a recherché cette photo, à son retour d'Afrique, où les hasards de la vie l'avaient amené à travailler, plus d'un demi-siècle après. Odeurs, couleurs, sensations l'empoignent, l'Afrique est là et le submerge. Il écrit : « L'Afrique regarde le Blanc et ne le comprend pas. L'Afrique se donne, mais elle prend, affamée de vie... L'Afrique est un géant, un ogre qui exige sa part de chair fraîche. Les Blancs, éperdus, égarés, assistent impuissants au fracas africain... »

\*

\* \* \*

Il est au Burkina Faso. Il est 6 heures. Les tourterelles se racontent la nuit. Les moustiques sont déjà au travail. Les arbres s'aiment dans le matin. Les feuilles cachent leurs blessures qui parfois fleurissent.

*Eres sirawa*, j'ai bien dormi. J'ai rêvé de clarté. *Somogoudou*, bonjour. *Okaqué*, ça va ? Oui... Ça va aller comme ça !

Ce matin, il va à Samandenié, en brousse. Ce village agricole accueille des ados venant de France dans le cadre d'un centre d'éducation renforcée. Ils y font des travaux humanitaires et vivent avec les villageois et une équipe éducative dans des condi-

détournerait le regard. L'une serait douce et sensible comme notre mère, l'autre serait dure et expéditive comme notre père. Notre duo serait complémentaire, efficace et réconfortant. L'une se souviendrait, l'autre agirait.

« Puis nous retournerions chacune à notre vie. Comme on habiterait la même ville et qu'on se téléphonerait tous les jours, ce serait facile de se voir et de se parler souvent au cours de ce deuxième deuil qui nous a rendu orphelines. Nous ne serions jamais seules avec nos propres souvenirs.

« Nous aurions choyé ensemble nos vieux parents. Nous nous raconterions nos histoires d'enfance pour rire et pour pleurer. Si certains couchers de soleil zébrés par les éclairs perçants des martinets, que nous avons vécus ensemble, nous vrillent encore le cœur, nous pourrions nous rappeler de concert ces soirs d'été où nous étions si angoissées chez notre vieille tante. Ma sœur me dirait combien elle s'était sentie abandonnée, comme les bébés de la pouponnière dont on apercevait le toit par la fenêtre – des orphelins –, mais j'étais près d'elle.

« Avec ma sœur, je n'aurais jamais été seule, suspendue dans l'espace sans racine ni branche collatérale, comme je le suis maintenant. Je me sens adoptée par mon mari et par mes enfants pour avoir l'illusion d'une famille, mais elle est à l'envers. Mon nom aussi a disparu, en même temps que mon histoire que je ne partagerai plus avec quiconque. Le nom de mon père s'est dissous avec ses cendres.

« Mon cœur est désolé, le froid m'envahit, je rêve que je suis à l'avant d'un bateau qui s'avance lentement dans une mer grise où flottent des plaques de glace et je regarde les terres noires et blanches, sans un arbre, sans un oiseau, sans âme qui vive. Je sens le silence. »

## Frère de lait

Une photo jaunie... Une femme, sa mère.

Un enfant dont le sourire émerge d'un casque colonial immense.

C'était il y a bien longtemps, dans la forêt équatoriale, près du lieu de sa naissance. Un tipoy porté par des Africains les amène vers le fleuve, seule voie de communication avec le reste du monde.

Il a recherché cette photo, à son retour d'Afrique, où les hasards de la vie l'avaient amené à travailler, plus d'un demi-siècle après. Odeurs, couleurs, sensations l'empoignent, l'Afrique est là et le submerge. Il écrit : « L'Afrique regarde le Blanc et ne le comprend pas. L'Afrique se donne, mais elle prend, affamée de vie... L'Afrique est un géant, un ogre qui exige sa part de chair fraîche. Les Blancs, éperdus, égarés, assistent impuissants au fracas africain... »

\*

\* \* \*

Il est au Burkina Faso. Il est 6 heures. Les tourterelles se racontent la nuit. Les moustiques sont déjà au travail. Les arbres s'aiment dans le matin. Les feuilles cachent leurs blessures qui parfois fleurissent.

*Eres sirawa*, j'ai bien dormi. J'ai rêvé de clarté. *Somogoudou*, bonjour. *Okaqué*, ça va ? Oui... Ça va aller comme ça !

Ce matin, il va à Samandenié, en brousse. Ce village agricole accueille des ados venant de France dans le cadre d'un centre d'éducation renforcée. Ils y font des travaux humanitaires et vivent avec les villageois et une équipe éducative dans des condi-

détournerait le regard. L'une serait douce et sensible comme notre mère, l'autre serait dure et expéditive comme notre père. Notre duo serait complémentaire, efficace et réconfortant. L'une se souviendrait, l'autre agirait.

« Puis nous retournerions chacune à notre vie. Comme on habiterait la même ville et qu'on se téléphonerait tous les jours, ce serait facile de se voir et de se parler souvent au cours de ce deuxième deuil qui nous a rendu orphelines. Nous ne serions jamais seules avec nos propres souvenirs.

« Nous aurions choyé ensemble nos vieux parents. Nous nous raconterions nos histoires d'enfance pour rire et pour pleurer. Si certains couchers de soleil zébrés par les éclairs perçants des martinets, que nous avons vécus ensemble, nous vrillent encore le cœur, nous pourrions nous rappeler de concert ces soirs d'été où nous étions si angoissées chez notre vieille tante. Ma sœur me dirait combien elle s'était sentie abandonnée, comme les bébés de la pouponnière dont on apercevait le toit par la fenêtre – des orphelins –, mais j'étais près d'elle.

« Avec ma sœur, je n'aurais jamais été seule, suspendue dans l'espace sans racine ni branche collatérale, comme je le suis maintenant. Je me sens adoptée par mon mari et par mes enfants pour avoir l'illusion d'une famille, mais elle est à l'envers. Mon nom aussi a disparu, en même temps que mon histoire que je ne partagerai plus avec quiconque. Le nom de mon père s'est dissous avec ses cendres.

« Mon cœur est désolé, le froid m'envahit, je rêve que je suis à l'avant d'un bateau qui s'avance lentement dans une mer grise où flottent des plaques de glace et je regarde les terres noires et blanches, sans un arbre, sans un oiseau, sans âme qui vive. Je sens le silence. »

## Frère de lait

Une photo jaunie... Une femme, sa mère.

Un enfant dont le sourire émerge d'un casque colonial immense.

C'était il y a bien longtemps, dans la forêt équatoriale, près du lieu de sa naissance. Un tipoy porté par des Africains les amène vers le fleuve, seule voie de communication avec le reste du monde.

Il a recherché cette photo, à son retour d'Afrique, où les hasards de la vie l'avaient amené à travailler, plus d'un demi-siècle après. Odeurs, couleurs, sensations l'empoignent, l'Afrique est là et le submerge. Il écrit : « L'Afrique regarde le Blanc et ne le comprend pas. L'Afrique se donne, mais elle prend, affamée de vie... L'Afrique est un géant, un ogre qui exige sa part de chair fraîche. Les Blancs, éperdus, égarés, assistent impuissants au fracas africain... »

\*

\* \* \*

Il est au Burkina Faso. Il est 6 heures. Les tourterelles se racontent la nuit. Les moustiques sont déjà au travail. Les arbres s'aiment dans le matin. Les feuilles cachent leurs blessures qui parfois fleurissent.

*Eres sirawa*, j'ai bien dormi. J'ai rêvé de clarté. *Somogoudou*, bonjour. *Okaqué*, ça va ? Oui... Ça va aller comme ça !

Ce matin, il va à Samandenié, en brousse. Ce village agricole accueille des ados venant de France dans le cadre d'un centre d'éducation renforcée. Ils y font des travaux humanitaires et vivent avec les villageois et une équipe éducative dans des condi-

détournerait le regard. L'une serait douce et sensible comme notre mère, l'autre serait dure et expéditive comme notre père. Notre duo serait complémentaire, efficace et réconfortant. L'une se souviendrait, l'autre agirait.

« Puis nous retournerions chacune à notre vie. Comme on habiterait la même ville et qu'on se téléphonerait tous les jours, ce serait facile de se voir et de se parler souvent au cours de ce deuxième deuil qui nous a rendu orphelines. Nous ne serions jamais seules avec nos propres souvenirs.

« Nous aurions choyé ensemble nos vieux parents. Nous nous raconterions nos histoires d'enfance pour rire et pour pleurer. Si certains couchers de soleil zébrés par les éclairs perçants des martinets, que nous avons vécus ensemble, nous vrillent encore le cœur, nous pourrions nous rappeler de concert ces soirs d'été où nous étions si angoissées chez notre vieille tante. Ma sœur me dirait combien elle s'était sentie abandonnée, comme les bébés de la pouponnière dont on apercevait le toit par la fenêtre – des orphelins –, mais j'étais près d'elle.

« Avec ma sœur, je n'aurais jamais été seule, suspendue dans l'espace sans racine ni branche collatérale, comme je le suis maintenant. Je me sens adoptée par mon mari et par mes enfants pour avoir l'illusion d'une famille, mais elle est à l'envers. Mon nom aussi a disparu, en même temps que mon histoire que je ne partagerai plus avec quiconque. Le nom de mon père s'est dissous avec ses cendres.

« Mon cœur est désolé, le froid m'envahit, je rêve que je suis à l'avant d'un bateau qui s'avance lentement dans une mer grise où flottent des plaques de glace et je regarde les terres noires et blanches, sans un arbre, sans un oiseau, sans âme qui vive. Je sens le silence. »

## Frère de lait

Une photo jaunie... Une femme, sa mère.

Un enfant dont le sourire émerge d'un casque colonial immense.

C'était il y a bien longtemps, dans la forêt équatoriale, près du lieu de sa naissance. Un tipoy porté par des Africains les amène vers le fleuve, seule voie de communication avec le reste du monde.

Il a recherché cette photo, à son retour d'Afrique, où les hasards de la vie l'avaient amené à travailler, plus d'un demi-siècle après. Odeurs, couleurs, sensations l'empoignent, l'Afrique est là et le submerge. Il écrit : « L'Afrique regarde le Blanc et ne le comprend pas. L'Afrique se donne, mais elle prend, affamée de vie... L'Afrique est un géant, un ogre qui exige sa part de chair fraîche. Les Blancs, éperdus, égarés, assistent impuissants au fracas africain... »

\*

\* \* \*

Il est au Burkina Faso. Il est 6 heures. Les tourterelles se racontent la nuit. Les moustiques sont déjà au travail. Les arbres s'aiment dans le matin. Les feuilles cachent leurs blessures qui parfois fleurissent.

*Eres sirawa*, j'ai bien dormi. J'ai rêvé de clarté. *Somogoudou*, bonjour. *Okaquéné*, ça va ? Oui... Ça va aller comme ça !

Ce matin, il va à Samandenie, en brousse. Ce village agricole accueille des ados venant de France dans le cadre d'un centre d'éducation renforcée. Ils y font des travaux humanitaires et vivent avec les villageois et une équipe éducative dans des condi-



tions précaires. C'est pour eux une dernière alternative éducative à la prison.

Le soleil aplatit le paysage, la poussière ocre colle à la peau qui transpire et s'assoiffe. À son arrivée, il rencontre le chef du village. À l'ombre d'un arbre, assis sur une natte, un homme sans âge, aveugle, lui prend les mains. Sa peau est sèche, ses mains sont frêles et puissantes et pétrissent ses bras et ses avant-bras longuement. Il parle de tout et de rien, une de ses filles traduit : la saison des pluies n'en finit pas, les oiseaux ne reconnaissent plus le paysage et ne savent où se poser, et les eaux de la rivière ne retrouvent plus leur lit... Sans qu'il lui pose de question, sans savoir s'il le comprend, il raconte sa naissance au Congo, ses séjours dans différents pays d'Afrique jusqu'à l'adolescence, au gré des affectations de son père. Son corps repose sur la natte et il sent la chaleur de la terre. Il poursuit son récit. Les imprévus de sa naissance, la maladie de sa mère, qui ont amené ses parents à le confier à une jeune femme africaine qui l'a nourri au sein avec son bébé. Cet épisode de sa vie n'a jamais fait question pour lui, jusqu'à...

Le chef s'étonne alors qu'il n'ait jamais recherché cette mère et cet enfant pour leur manifester sa reconnaissance et leur « faire honneur ». Un sentiment de dette l'envahit soudainement. Il sent aussi que sa présence devient problématique pour le village. Une inquiétante étrangeté ne le quitte pas de la soirée. Une présence est là, à ses côtés... Un frère de lait l'accompagne, lui, l'enfant unique.

Le lendemain, la sœur du chef demande à le rencontrer. Elle a recueilli l'enfant de sa sœur qui vient de mourir et souhaite prendre conseil auprès de lui, ayant appris qu'il s'occupe d'enfants. Cette rencontre le déconcerte et l'apaise. Une attente informulée lui succède. Il revoit le chef du village, à sa demande. Celui-ci lui dit qu'il a pris conseil auprès des vieux et qu'après certains rituels, il peut rester dans le village et qu'il y a « sa place ». Le chef l'appelle « le vieux » et lui dit que n'étant ni Blanc ni Noir, il pourrait aider les villageois à comprendre les Blancs.

Il ressentit alors une profonde reconnaissance, dans tous les sens du terme. Cette transaction sans exclusion lui permettait de travailler avec les adolescents et l'équipe tout en ayant sa place

dans la collectivité villageoise. Chaque matin, « la mort, la nuit, n'ayant pas voulu d'eux », des villageois l'attendent pour lui exposer leur incompréhension et parfois leurs mauvais rêves avant d'aller sacrifier un poulet. Sa place est là et il la retrouve à chacun de ses séjours dans le village.

\*  
\*   \*   \*

Son regard scrute parfois des hommes de son âge, il y en a peu en Afrique, et son frère de lait apparaît. Ce frère de lait, étrangement familier, depuis, surgit parfois à l'improviste et chaque fois, cette rencontre le saisit et il le sent alors réel, vrai et vivant.

tions précaires. C'est pour eux une dernière alternative éducative à la prison.

Le soleil aplatit le paysage, la poussière ocre colle à la peau qui transpire et s'assoiffe. À son arrivée, il rencontre le chef du village. À l'ombre d'un arbre, assis sur une natte, un homme sans âge, aveugle, lui prend les mains. Sa peau est sèche, ses mains sont frêles et puissantes et pétrissent ses bras et ses avant-bras longuement. Il parle de tout et de rien, une de ses filles traduit : la saison des pluies n'en finit pas, les oiseaux ne reconnaissent plus le paysage et ne savent où se poser, et les eaux de la rivière ne retrouvent plus leur lit... Sans qu'il lui pose de question, sans savoir s'il le comprend, il raconte sa naissance au Congo, ses séjours dans différents pays d'Afrique jusqu'à l'adolescence, au gré des affectations de son père. Son corps repose sur la natte et il sent la chaleur de la terre. Il poursuit son récit. Les imprévus de sa naissance, la maladie de sa mère, qui ont amené ses parents à le confier à une jeune femme africaine qui l'a nourri au sein avec son bébé. Cet épisode de sa vie n'a jamais fait question pour lui, jusqu'à...

Le chef s'étonne alors qu'il n'ait jamais recherché cette mère et cet enfant pour leur manifester sa reconnaissance et leur « faire honneur ». Un sentiment de dette l'envahit soudainement. Il sent aussi que sa présence devient problématique pour le village. Une inquiétante étrangeté ne le quitte pas de la soirée. Une présence est là, à ses côtés... Un frère de lait l'accompagne, lui, l'enfant unique.

Le lendemain, la sœur du chef demande à le rencontrer. Elle a recueilli l'enfant de sa sœur qui vient de mourir et souhaite prendre conseil auprès de lui, ayant appris qu'il s'occupe d'enfants. Cette rencontre le déconcerte et l'apaise. Une attente informulée lui succède. Il revoit le chef du village, à sa demande. Celui-ci lui dit qu'il a pris conseil auprès des vieux et qu'après certains rituels, il peut rester dans le village et qu'il y a « sa place ». Le chef l'appelle « le vieux » et lui dit que n'étant ni Blanc ni Noir, il pourrait aider les villageois à comprendre les Blancs.

Il ressentit alors une profonde reconnaissance, dans tous les sens du terme. Cette transaction sans exclusion lui permettait de travailler avec les adolescents et l'équipe tout en ayant sa place

dans la collectivité villageoise. Chaque matin, « la mort, la nuit, n'ayant pas voulu d'eux », des villageois l'attendent pour lui exposer leur incompréhension et parfois leurs mauvais rêves avant d'aller sacrifier un poulet. Sa place est là et il la retrouve à chacun de ses séjours dans le village.

\*  
\*   \*   \*

Son regard scrute parfois des hommes de son âge, il y en a peu en Afrique, et son frère de lait apparaît. Ce frère de lait, étrangement familier, depuis, surgit parfois à l'improviste et chaque fois, cette rencontre le saisit et il le sent alors réel, vrai et vivant.

tions précaires. C'est pour eux une dernière alternative éducative à la prison.

Le soleil aplatit le paysage, la poussière ocre colle à la peau qui transpire et s'assoiffe. À son arrivée, il rencontre le chef du village. À l'ombre d'un arbre, assis sur une natte, un homme sans âge, aveugle, lui prend les mains. Sa peau est sèche, ses mains sont frêles et puissantes et pétrissent ses bras et ses avant-bras longuement. Il parle de tout et de rien, une de ses filles traduit : la saison des pluies n'en finit pas, les oiseaux ne reconnaissent plus le paysage et ne savent où se poser, et les eaux de la rivière ne retrouvent plus leur lit... Sans qu'il lui pose de question, sans savoir s'il le comprend, il raconte sa naissance au Congo, ses séjours dans différents pays d'Afrique jusqu'à l'adolescence, au gré des affectations de son père. Son corps repose sur la natte et il sent la chaleur de la terre. Il poursuit son récit. Les imprévus de sa naissance, la maladie de sa mère, qui ont amené ses parents à le confier à une jeune femme africaine qui l'a nourri au sein avec son bébé. Cet épisode de sa vie n'a jamais fait question pour lui, jusqu'à...

Le chef s'étonne alors qu'il n'ait jamais recherché cette mère et cet enfant pour leur manifester sa reconnaissance et leur « faire honneur ». Un sentiment de dette l'envahit soudainement. Il sent aussi que sa présence devient problématique pour le village. Une inquiétante étrangeté ne le quitte pas de la soirée. Une présence est là, à ses côtés... Un frère de lait l'accompagne, lui, l'enfant unique.

Le lendemain, la sœur du chef demande à le rencontrer. Elle a recueilli l'enfant de sa sœur qui vient de mourir et souhaite prendre conseil auprès de lui, ayant appris qu'il s'occupe d'enfants. Cette rencontre le déconcerte et l'apaise. Une attente informulée lui succède. Il revoit le chef du village, à sa demande. Celui-ci lui dit qu'il a pris conseil auprès des vieux et qu'après certains rituels, il peut rester dans le village et qu'il y a « sa place ». Le chef l'appelle « le vieux » et lui dit que n'étant ni Blanc ni Noir, il pourrait aider les villageois à comprendre les Blancs.

Il ressentit alors une profonde reconnaissance, dans tous les sens du terme. Cette transaction sans exclusion lui permettait de travailler avec les adolescents et l'équipe tout en ayant sa place

dans la collectivité villageoise. Chaque matin, « la mort, la nuit, n'ayant pas voulu d'eux », des villageois l'attendent pour lui exposer leur incompréhension et parfois leurs mauvais rêves avant d'aller sacrifier un poulet. Sa place est là et il la retrouve à chacun de ses séjours dans le village.

\*  
\*   \*   \*

Son regard scrute parfois des hommes de son âge, il y en a peu en Afrique, et son frère de lait apparaît. Ce frère de lait, étrangement familier, depuis, surgit parfois à l'improviste et chaque fois, cette rencontre le saisit et il le sent alors réel, vrai et vivant.

tions précaires. C'est pour eux une dernière alternative éducative à la prison.

Le soleil aplatit le paysage, la poussière ocre colle à la peau qui transpire et s'assoiffe. À son arrivée, il rencontre le chef du village. À l'ombre d'un arbre, assis sur une natte, un homme sans âge, aveugle, lui prend les mains. Sa peau est sèche, ses mains sont frêles et puissantes et pétrissent ses bras et ses avant-bras longuement. Il parle de tout et de rien, une de ses filles traduit : la saison des pluies n'en finit pas, les oiseaux ne reconnaissent plus le paysage et ne savent où se poser, et les eaux de la rivière ne retrouvent plus leur lit... Sans qu'il lui pose de question, sans savoir s'il le comprend, il raconte sa naissance au Congo, ses séjours dans différents pays d'Afrique jusqu'à l'adolescence, au gré des affectations de son père. Son corps repose sur la natte et il sent la chaleur de la terre. Il poursuit son récit. Les imprévus de sa naissance, la maladie de sa mère, qui ont amené ses parents à le confier à une jeune femme africaine qui l'a nourri au sein avec son bébé. Cet épisode de sa vie n'a jamais fait question pour lui, jusqu'à...

Le chef s'étonne alors qu'il n'ait jamais recherché cette mère et cet enfant pour leur manifester sa reconnaissance et leur « faire honneur ». Un sentiment de dette l'envahit soudainement. Il sent aussi que sa présence devient problématique pour le village. Une inquiétante étrangeté ne le quitte pas de la soirée. Une présence est là, à ses côtés... Un frère de lait l'accompagne, lui, l'enfant unique.

Le lendemain, la sœur du chef demande à le rencontrer. Elle a recueilli l'enfant de sa sœur qui vient de mourir et souhaite prendre conseil auprès de lui, ayant appris qu'il s'occupe d'enfants. Cette rencontre le déconcerte et l'apaise. Une attente informulée lui succède. Il revoit le chef du village, à sa demande. Celui-ci lui dit qu'il a pris conseil auprès des vieux et qu'après certains rituels, il peut rester dans le village et qu'il y a « sa place ». Le chef l'appelle « le vieux » et lui dit que n'étant ni Blanc ni Noir, il pourrait aider les villageois à comprendre les Blancs.

Il ressentit alors une profonde reconnaissance, dans tous les sens du terme. Cette transaction sans exclusion lui permettait de travailler avec les adolescents et l'équipe tout en ayant sa place

dans la collectivité villageoise. Chaque matin, « la mort, la nuit, n'ayant pas voulu d'eux », des villageois l'attendent pour lui exposer leur incompréhension et parfois leurs mauvais rêves avant d'aller sacrifier un poulet. Sa place est là et il la retrouve à chacun de ses séjours dans le village.

\*  
\*   \*   \*

Son regard scrute parfois des hommes de son âge, il y en a peu en Afrique, et son frère de lait apparaît. Ce frère de lait, étrangement familier, depuis, surgit parfois à l'improviste et chaque fois, cette rencontre le saisit et il le sent alors réel, vrai et vivant.

## Voulez-vous jouer avec moi ?

« Le "savon", alors que celui-ci disparaît à la fin de son usage, est remis en activité par chaque lecteur dans l'éternelle consommation du livre qui transforme l'objet par le fonctionnement de l'objet en objet. »

M. Spada (1979)

Quand Henri était enfant, dans la cour de récréation, il avait pris l'habitude d'être près du portail de l'entrée qui séparait le monde des enfants de celui des grandes personnes. Il regardait dehors. Mais était-il dedans ? Les frontières, en géographie, sont des cicatrices de l'histoire. Elles n'ont de sens que pour les êtres qui croient en leur existence ou encore pour ceux qui ont appris à y croire. Regarder permettait en fait à Henri d'être ni dedans ni dehors. Ce n'était pas à proprement parler un « entre-deux ». « La terre est, le mot présence à un sens », écrit Y. Bonnefoy et cette présence relie « un site localisé à un absolu » car « le vrai lieu se situe à l'improbable et chimérique intersection du réel et de l'irréel ».

Il avait dessiné dans sa tête une fenêtre, le reste de la maison était à construire, mais la fenêtre lui suffisait car elle ouvrait l'espace à la vie. Il était là en embuscade, sentinelle, guetteur de ciel, pèlerin immobile dans son impossible perception des limites. Henri a toujours scruté l'horizon, cette ligne virtuelle qui bouge constamment quand on avance, véritable cairn évitant le déciement. Le ciel, depuis tout petit, l'a toujours plus intéressé que la terre. L'espoir de rencontre, il l'a recherché dans l'agencement des étoiles à la manière des géomanciens. Les maîtres le disaient rêveur, trop attaché à ses parents... Cela désespérait Henri, car lui savait qu'il n'attendait personne. Il était trop là pour rêver. Il était devenu un douanier de sa vie.

Il ressentit qu'il fallait jouer, pour être comme tout le monde, pour être dans le monde. Il coloria de laiteux son ciel et garda jalousement une ligne d'horizon. Ces repères établis, il s'entendit dire à un groupe d'enfants : « Voulez-vous jouer avec moi ? » Devenu grand, il organisa ses propres jeux en faisant toujours attention d'y faire participer les autres. Henri devint « sociable ». Ce mot, qu'il entendit souvent, le décontençait. « Décontenancer », voilà un mot qui lui était familier. Il y a, pour lui, des mots familiers et des mots étrangers, là aussi existe pour lui une frontière que ne connaissent pas les cartes de géographie, mais plutôt les avatars de son histoire. Dans sa vie quotidienne, cette démarcation est essentielle et sacrée.

Henri, par nécessité vitale, occupe un *no man's land* qui est propice aux échanges.

Henri est seul... Pas de frère, pas de sœur, ses parents ont maintenant disparu. Sans témoin qui viendrait le démentir, il prend plaisir à agencer ses mensonges, à les enlacer avec ses souvenirs. Ce tressage amène, chez lui, certains moments de perte. Il perd les fils et ne se reconnaît plus. Alors, méthodiquement, il fait ses comptes de vie et garde un rapport à lui-même. Ce jeu dangereux lui permet de se multiplier à l'infini, de prendre de l'épaisseur, de se mettre en perspective. Ces petits fantômes lui tiennent compagnie. Ces éclats de miroir sont plus que cela. Ce sont les arbres de la forêt où le Petit Poucet tente non pas de retrouver le chemin de la maison familiale, mais de marcher, d'errer, de sentir la vie. Il se joue de la situation et se propose : « Veux-tu jouer avec moi-même ? »

## Voulez-vous jouer avec moi ?

« Le "savon", alors que celui-ci disparaît à la fin de son usage, est remis en activité par chaque lecteur dans l'éternelle consommation du livre qui transforme l'objet par le fonctionnement de l'objet en objet. »

M. Spada (1979)

Quand Henri était enfant, dans la cour de récréation, il avait pris l'habitude d'être près du portail de l'entrée qui séparait le monde des enfants de celui des grandes personnes. Il regardait dehors. Mais était-il dedans ? Les frontières, en géographie, sont des cicatrices de l'histoire. Elles n'ont de sens que pour les êtres qui croient en leur existence ou encore pour ceux qui ont appris à y croire. Regarder permettait en fait à Henri d'être ni dedans ni dehors. Ce n'était pas à proprement parler un « entre-deux ». « La terre est, le mot présence à un sens », écrit Y. Bonnefoy et cette présence relie « un site localisé à un absolu » car « le vrai lieu se situe à l'improbable et chimérique intersection du réel et de l'irréel ».

Il avait dessiné dans sa tête une fenêtre, le reste de la maison était à construire, mais la fenêtre lui suffisait car elle ouvrait l'espace à la vie. Il était là en embuscade, sentinelle, guetteur de ciel, pèlerin immobile dans son impossible perception des limites. Henri a toujours scruté l'horizon, cette ligne virtuelle qui bouge constamment quand on avance, véritable cairn évitant le déciement. Le ciel, depuis tout petit, l'a toujours plus intéressé que la terre. L'espoir de rencontre, il l'a recherché dans l'agencement des étoiles à la manière des géomanciens. Les maîtres le disaient rêveur, trop attaché à ses parents... Cela désespérait Henri, car lui savait qu'il n'attendait personne. Il était trop là pour rêver. Il était devenu un douanier de sa vie.

Il ressentit qu'il fallait jouer, pour être comme tout le monde, pour être dans le monde. Il coloria de laiteux son ciel et garda jalousement une ligne d'horizon. Ces repères établis, il s'entendit dire à un groupe d'enfants : « Voulez-vous jouer avec moi ? » Devenu grand, il organisa ses propres jeux en faisant toujours attention d'y faire participer les autres. Henri devint « sociable ». Ce mot, qu'il entendit souvent, le décontençait. « Décontenancer », voilà un mot qui lui était familier. Il y a, pour lui, des mots familiers et des mots étrangers, là aussi existe pour lui une frontière que ne connaissent pas les cartes de géographie, mais plutôt les avatars de son histoire. Dans sa vie quotidienne, cette démarcation est essentielle et sacrée.

Henri, par nécessité vitale, occupe un *no man's land* qui est propice aux échanges.

Henri est seul... Pas de frère, pas de sœur, ses parents ont maintenant disparu. Sans témoin qui viendrait le démentir, il prend plaisir à agencer ses mensonges, à les enlacer avec ses souvenirs. Ce tressage amène, chez lui, certains moments de perte. Il perd les fils et ne se reconnaît plus. Alors, méthodiquement, il fait ses comptes de vie et garde un rapport à lui-même. Ce jeu dangereux lui permet de se multiplier à l'infini, de prendre de l'épaisseur, de se mettre en perspective. Ces petits fantômes lui tiennent compagnie. Ces éclats de miroir sont plus que cela. Ce sont les arbres de la forêt où le Petit Poucet tente non pas de retrouver le chemin de la maison familiale, mais de marcher, d'errer, de sentir la vie. Il se joue de la situation et se propose : « Veux-tu jouer avec moi-même ? »

## Voulez-vous jouer avec moi ?

« Le "savon", alors que celui-ci disparaît à la fin de son usage, est remis en activité par chaque lecteur dans l'éternelle consommation du livre qui transforme l'objet par le fonctionnement de l'objet en objet. »

M. Spada (1979)

Quand Henri était enfant, dans la cour de récréation, il avait pris l'habitude d'être près du portail de l'entrée qui séparait le monde des enfants de celui des grandes personnes. Il regardait dehors. Mais était-il dedans ? Les frontières, en géographie, sont des cicatrices de l'histoire. Elles n'ont de sens que pour les êtres qui croient en leur existence ou encore pour ceux qui ont appris à y croire. Regarder permettait en fait à Henri d'être ni dedans ni dehors. Ce n'était pas à proprement parler un « entre-deux ». « La terre est, le mot présence à un sens », écrit Y. Bonnefoy et cette présence relie « un site localisé à un absolu » car « le vrai lieu se situe à l'improbable et chimérique intersection du réel et de l'irréel ».

Il avait dessiné dans sa tête une fenêtre, le reste de la maison était à construire, mais la fenêtre lui suffisait car elle ouvrait l'espace à la vie. Il était là en embuscade, sentinelle, guetteur de ciel, pèlerin immobile dans son impossible perception des limites. Henri a toujours scruté l'horizon, cette ligne virtuelle qui bouge constamment quand on avance, véritable cairn évitant le déciement. Le ciel, depuis tout petit, l'a toujours plus intéressé que la terre. L'espoir de rencontre, il l'a recherché dans l'agencement des étoiles à la manière des géomanciens. Les maîtres le disaient rêveur, trop attaché à ses parents... Cela désespérait Henri, car lui savait qu'il n'attendait personne. Il était trop là pour rêver. Il était devenu un douanier de sa vie.

Il ressentit qu'il fallait jouer, pour être comme tout le monde, pour être dans le monde. Il coloria de laiteux son ciel et garda jalousement une ligne d'horizon. Ces repères établis, il s'entendit dire à un groupe d'enfants : « Voulez-vous jouer avec moi ? » Devenu grand, il organisa ses propres jeux en faisant toujours attention d'y faire participer les autres. Henri devint « sociable ». Ce mot, qu'il entendit souvent, le décontençait. « Décontenancer », voilà un mot qui lui était familier. Il y a, pour lui, des mots familiers et des mots étrangers, là aussi existe pour lui une frontière que ne connaissent pas les cartes de géographie, mais plutôt les avatars de son histoire. Dans sa vie quotidienne, cette démarcation est essentielle et sacrée.

Henri, par nécessité vitale, occupe un *no man's land* qui est propice aux échanges.

Henri est seul... Pas de frère, pas de sœur, ses parents ont maintenant disparu. Sans témoin qui viendrait le démentir, il prend plaisir à agencer ses mensonges, à les enlacer avec ses souvenirs. Ce tressage amène, chez lui, certains moments de perte. Il perd les fils et ne se reconnaît plus. Alors, méthodiquement, il fait ses comptes de vie et garde un rapport à lui-même. Ce jeu dangereux lui permet de se multiplier à l'infini, de prendre de l'épaisseur, de se mettre en perspective. Ces petits fantômes lui tiennent compagnie. Ces éclats de miroir sont plus que cela. Ce sont les arbres de la forêt où le Petit Poucet tente non pas de retrouver le chemin de la maison familiale, mais de marcher, d'errer, de sentir la vie. Il se joue de la situation et se propose : « Veux-tu jouer avec moi-même ? »

## Voulez-vous jouer avec moi ?

« Le "savon", alors que celui-ci disparaît à la fin de son usage, est remis en activité par chaque lecteur dans l'éternelle consommation du livre qui transforme l'objet par le fonctionnement de l'objet en objet. »

M. Spada (1979)

Quand Henri était enfant, dans la cour de récréation, il avait pris l'habitude d'être près du portail de l'entrée qui séparait le monde des enfants de celui des grandes personnes. Il regardait dehors. Mais était-il dedans ? Les frontières, en géographie, sont des cicatrices de l'histoire. Elles n'ont de sens que pour les êtres qui croient en leur existence ou encore pour ceux qui ont appris à y croire. Regarder permettait en fait à Henri d'être ni dedans ni dehors. Ce n'était pas à proprement parler un « entre-deux ». « La terre est, le mot présence à un sens », écrit Y. Bonnefoy et cette présence relie « un site localisé à un absolu » car « le vrai lieu se situe à l'improbable et chimérique intersection du réel et de l'irréel ».

Il avait dessiné dans sa tête une fenêtre, le reste de la maison était à construire, mais la fenêtre lui suffisait car elle ouvrait l'espace à la vie. Il était là en embuscade, sentinelle, guetteur de ciel, pèlerin immobile dans son impossible perception des limites. Henri a toujours scruté l'horizon, cette ligne virtuelle qui bouge constamment quand on avance, véritable cairn évitant le déciement. Le ciel, depuis tout petit, l'a toujours plus intéressé que la terre. L'espoir de rencontre, il l'a recherché dans l'agencement des étoiles à la manière des géomanciens. Les maîtres le disaient rêveur, trop attaché à ses parents... Cela désespérait Henri, car lui savait qu'il n'attendait personne. Il était trop là pour rêver. Il était devenu un douanier de sa vie.

Il ressentit qu'il fallait jouer, pour être comme tout le monde, pour être dans le monde. Il coloria de laiteux son ciel et garda jalousement une ligne d'horizon. Ces repères établis, il s'entendit dire à un groupe d'enfants : « Voulez-vous jouer avec moi ? » Devenu grand, il organisa ses propres jeux en faisant toujours attention d'y faire participer les autres. Henri devint « sociable ». Ce mot, qu'il entendit souvent, le décontençait. « Décontenancer », voilà un mot qui lui était familier. Il y a, pour lui, des mots familiers et des mots étrangers, là aussi existe pour lui une frontière que ne connaissent pas les cartes de géographie, mais plutôt les avatars de son histoire. Dans sa vie quotidienne, cette démarcation est essentielle et sacrée.

Henri, par nécessité vitale, occupe un *no man's land* qui est propice aux échanges.

Henri est seul... Pas de frère, pas de sœur, ses parents ont maintenant disparu. Sans témoin qui viendrait le démentir, il prend plaisir à agencer ses mensonges, à les enlacer avec ses souvenirs. Ce tressage amène, chez lui, certains moments de perte. Il perd les fils et ne se reconnaît plus. Alors, méthodiquement, il fait ses comptes de vie et garde un rapport à lui-même. Ce jeu dangereux lui permet de se multiplier à l'infini, de prendre de l'épaisseur, de se mettre en perspective. Ces petits fantômes lui tiennent compagnie. Ces éclats de miroir sont plus que cela. Ce sont les arbres de la forêt où le Petit Poucet tente non pas de retrouver le chemin de la maison familiale, mais de marcher, d'errer, de sentir la vie. Il se joue de la situation et se propose : « Veux-tu jouer avec moi-même ? »



## « Je ne vous remets pas... »

« J'entends par cela tout autre chose  
Le puits serait le cœur  
Chaque mur un accomplissement du vide. »  
C. Royet-Journoud (1997)

Cette phrase, il l'avait entendue souvent. Parfois, elle s'imposait à lui. Il la découpait en petits bouts : « Je... vous... ne-pas... » Il butait sur « remettre ». Cette interrogation voilée le mettait dans une certaine obligation de répondre, d'autant plus qu'elle s'accompagnait d'un mot d'excuse. Cela rendait la phrase à la fois énigmatique et familière. Il avait cherché dans un dictionnaire « remettre ». Il s'était perdu dans la polysémie de ce verbe et en avait profité pour en annuler le sens. Il lui avait paru, malgré tout, qu'il était question de temps et que tout changeait à force de remettre au lendemain.

Quand il était enfant, on lui disait souvent : « Mon Dieu, comme tu as grandi ! » Il s'étonnait qu'on mette Dieu dans cette croissance. Il en était content aussi. Un jour, croyant faire plaisir, il dit à une grande personne : « Mon Dieu, comme vous avez grandi ! » Il sentit autour de lui une incompréhension, une gêne qui se traduisit par des rires. La glace n'était pas brisée, bien au contraire, le temps se figea. Souvent depuis, cette impression vague et décalée ponctua sa vie. Il vit avec elle en bonne intelligence. Il comprit alors qu'il était, non pas différent des autres, mais avec des cales manquantes, ce qui rendait son équilibre précaire et le mettait à côté des choses et des gens.

À l'école, on le confondait avec d'autres enfants, comme s'il n'était pas reconnaissable ; il portait le prénom d'autres. En fait, il était « passe-partout ». Il n'imprégnait pas les gens qui le rencontraient. Il ne laissait aucune trace de son passage. Il n'était pas pour autant invisible, car on s'adressait à « lui », mais « lui »

était souvent un autre. Un jour, il décida d'avoir un nom et un prénom. Il se choisit un prénom qui pouvait aller aussi bien à une fille qu'à un garçon. Il joua même à s'oublier lui-même. Un jour, il alla jusqu'à s'oublier, il marchait dans une rue et se perdit à lui-même. Il éprouva un certain soulagement quand il se retrouva devant chez lui. Le mot « retrouvaille » l'envahit. Il aimait ce mot dans lequel il y a « trouvaille ». Après avoir refermé la porte derrière lui, il se souvint d'un épisode de sa vie d'enfant, ou plutôt, il se souvint qu'on le lui avait raconté souvent. Il vivait avec ce souvenir, mais il n'avait jamais su s'il l'avait vraiment vécu, s'il avait été là ce jour où sa mère l'avait oublié dans un grand magasin. En revanche, il reconnaissait bien là sa mère, regardant ailleurs, toujours en recherche de choses futiles qu'elle ne trouvait jamais mais qu'elle s'épuisait à poursuivre. Il avait toujours eu envie d'être une chose futile pour intéresser sa mère... Il s'y était employé, mais rien n'arrêtait le regard de sa mère.

Plus grand, il envisagea de devenir espion. Un métier comme un autre pour quelqu'un qui ne ressemble à rien mais à tout le monde. Ses parents ne comprirent pas son choix. Ils pensèrent que c'était une façon de continuer à être curieux des choses que les grandes personnes cachent. Il fit de nombreuses démarches pour tenter d'exister... Elles n'eurent pas de suite.

Bien plus tard, quelqu'un lui dit encore une fois : « Je ne vous remets pas ! » Il s'entendit répondre : « Moi non plus. » La personne rit de ce qu'elle pensait être un mot d'esprit. Lui seul comprit qu'en fait, « il ne se remettait pas... » de sa maladie de la vie. « Remettre », ce verbe prit sens tout à coup. Il ressemblait à un arc-en-ciel déclinant ses couleurs au-dessus des terres mornes et plates qui avaient accompagné jusque-là ses errances.

Mais, vous le savez, les arcs-en-ciel disparaissent aussi rapidement qu'ils sont apparus. « Lui » se revit, seul, pleurant, attendant en vain que l'arc-en-ciel un instant entrevu revienne après cette pluie qui l'avait nourri. Il ne saisit pas l'arrivée du soleil qui se mit à boire l'eau et à chauffer la terre. « Lui » – c'est finalement ce qui lui va le mieux – pense depuis que l'arc-en-ciel est la seule chose qui le garde en vie... en attendant la mort.

## « Je ne vous remets pas... »

« J'entends par cela tout autre chose  
Le puits serait le cœur  
Chaque mur un accomplissement du vide. »  
C. Royet-Journoud (1997)

Cette phrase, il l'avait entendue souvent. Parfois, elle s'imposait à lui. Il la découpait en petits bouts : « Je... vous... ne-pas... » Il butait sur « remettre ». Cette interrogation voilée le mettait dans une certaine obligation de répondre, d'autant plus qu'elle s'accompagnait d'un mot d'excuse. Cela rendait la phrase à la fois énigmatique et familière. Il avait cherché dans un dictionnaire « remettre ». Il s'était perdu dans la polysémie de ce verbe et en avait profité pour en annuler le sens. Il lui avait paru, malgré tout, qu'il était question de temps et que tout changeait à force de remettre au lendemain.

Quand il était enfant, on lui disait souvent : « Mon Dieu, comme tu as grandi ! » Il s'étonnait qu'on mette Dieu dans cette croissance. Il en était content aussi. Un jour, croyant faire plaisir, il dit à une grande personne : « Mon Dieu, comme vous avez grandi ! » Il sentit autour de lui une incompréhension, une gêne qui se traduisit par des rires. La glace n'était pas brisée, bien au contraire, le temps se figea. Souvent depuis, cette impression vague et décalée ponctua sa vie. Il vit avec elle en bonne intelligence. Il comprit alors qu'il était, non pas différent des autres, mais avec des cales manquantes, ce qui rendait son équilibre précaire et le mettait à côté des choses et des gens.

À l'école, on le confondait avec d'autres enfants, comme s'il n'était pas reconnaissable ; il portait le prénom d'autres. En fait, il était « passe-partout ». Il n'imprégnait pas les gens qui le rencontraient. Il ne laissait aucune trace de son passage. Il n'était pas pour autant invisible, car on s'adressait à « lui », mais « lui »

était souvent un autre. Un jour, il décida d'avoir un nom et un prénom. Il se choisit un prénom qui pouvait aller aussi bien à une fille qu'à un garçon. Il joua même à s'oublier lui-même. Un jour, il alla jusqu'à s'oublier, il marchait dans une rue et se perdit à lui-même. Il éprouva un certain soulagement quand il se retrouva devant chez lui. Le mot « retrouvaille » l'envahit. Il aimait ce mot dans lequel il y a « trouvaille ». Après avoir refermé la porte derrière lui, il se souvint d'un épisode de sa vie d'enfant, ou plutôt, il se souvint qu'on le lui avait raconté souvent. Il vivait avec ce souvenir, mais il n'avait jamais su s'il l'avait vraiment vécu, s'il avait été là ce jour où sa mère l'avait oublié dans un grand magasin. En revanche, il reconnaissait bien là sa mère, regardant ailleurs, toujours en recherche de choses futiles qu'elle ne trouvait jamais mais qu'elle s'épuisait à poursuivre. Il avait toujours eu envie d'être une chose futile pour intéresser sa mère... Il s'y était employé, mais rien n'arrêtait le regard de sa mère.

Plus grand, il envisagea de devenir espion. Un métier comme un autre pour quelqu'un qui ne ressemble à rien mais à tout le monde. Ses parents ne comprirent pas son choix. Ils pensèrent que c'était une façon de continuer à être curieux des choses que les grandes personnes cachent. Il fit de nombreuses démarches pour tenter d'exister... Elles n'eurent pas de suite.

Bien plus tard, quelqu'un lui dit encore une fois : « Je ne vous remets pas ! » Il s'entendit répondre : « Moi non plus. » La personne rit de ce qu'elle pensait être un mot d'esprit. Lui seul comprit qu'en fait, « il ne se remettait pas... » de sa maladie de la vie. « Remettre », ce verbe prit sens tout à coup. Il ressemblait à un arc-en-ciel déclinant ses couleurs au-dessus des terres mornes et plates qui avaient accompagné jusque-là ses errances.

Mais, vous le savez, les arcs-en-ciel disparaissent aussi rapidement qu'ils sont apparus. « Lui » se revint, seul, pleurant, attendant en vain que l'arc-en-ciel un instant entrevu revienne après cette pluie qui l'avait nourri. Il ne saisit pas l'arrivée du soleil qui se mit à boire l'eau et à chauffer la terre. « Lui » – c'est finalement ce qui lui va le mieux – pense depuis que l'arc-en-ciel est la seule chose qui le garde en vie... en attendant la mort.

## « Je ne vous remets pas... »

« J'entends par cela tout autre chose  
Le puits serait le cœur  
Chaque mur un accomplissement du vide. »  
C. Royet-Journoud (1997)

Cette phrase, il l'avait entendue souvent. Parfois, elle s'imposait à lui. Il la découpait en petits bouts : « Je... vous... ne-pas... » Il butait sur « remettre ». Cette interrogation voilée le mettait dans une certaine obligation de répondre, d'autant plus qu'elle s'accompagnait d'un mot d'excuse. Cela rendait la phrase à la fois énigmatique et familière. Il avait cherché dans un dictionnaire « remettre ». Il s'était perdu dans la polysémie de ce verbe et en avait profité pour en annuler le sens. Il lui avait paru, malgré tout, qu'il était question de temps et que tout changeait à force de remettre au lendemain.

Quand il était enfant, on lui disait souvent : « Mon Dieu, comme tu as grandi ! » Il s'étonnait qu'on mette Dieu dans cette croissance. Il en était content aussi. Un jour, croyant faire plaisir, il dit à une grande personne : « Mon Dieu, comme vous avez grandi ! » Il sentit autour de lui une incompréhension, une gêne qui se traduisit par des rires. La glace n'était pas brisée, bien au contraire, le temps se figea. Souvent depuis, cette impression vague et décalée ponctua sa vie. Il vit avec elle en bonne intelligence. Il comprit alors qu'il était, non pas différent des autres, mais avec des cales manquantes, ce qui rendait son équilibre précaire et le mettait à côté des choses et des gens.

À l'école, on le confondait avec d'autres enfants, comme s'il n'était pas reconnaissable ; il portait le prénom d'autres. En fait, il était « passe-partout ». Il n'imprégnait pas les gens qui le rencontraient. Il ne laissait aucune trace de son passage. Il n'était pas pour autant invisible, car on s'adressait à « lui », mais « lui »

était souvent un autre. Un jour, il décida d'avoir un nom et un prénom. Il se choisit un prénom qui pouvait aller aussi bien à une fille qu'à un garçon. Il joua même à s'oublier lui-même. Un jour, il alla jusqu'à s'oublier, il marchait dans une rue et se perdit à lui-même. Il éprouva un certain soulagement quand il se retrouva devant chez lui. Le mot « retrouvaille » l'envahit. Il aimait ce mot dans lequel il y a « trouvaille ». Après avoir refermé la porte derrière lui, il se souvint d'un épisode de sa vie d'enfant, ou plutôt, il se souvint qu'on le lui avait raconté souvent. Il vivait avec ce souvenir, mais il n'avait jamais su s'il l'avait vraiment vécu, s'il avait été là ce jour où sa mère l'avait oublié dans un grand magasin. En revanche, il reconnaissait bien là sa mère, regardant ailleurs, toujours en recherche de choses futiles qu'elle ne trouvait jamais mais qu'elle s'épuisait à poursuivre. Il avait toujours eu envie d'être une chose futile pour intéresser sa mère... Il s'y était employé, mais rien n'arrêtait le regard de sa mère.

Plus grand, il envisagea de devenir espion. Un métier comme un autre pour quelqu'un qui ne ressemble à rien mais à tout le monde. Ses parents ne comprirent pas son choix. Ils pensèrent que c'était une façon de continuer à être curieux des choses que les grandes personnes cachent. Il fit de nombreuses démarches pour tenter d'exister... Elles n'eurent pas de suite.

Bien plus tard, quelqu'un lui dit encore une fois : « Je ne vous remets pas ! » Il s'entendit répondre : « Moi non plus. » La personne rit de ce qu'elle pensait être un mot d'esprit. Lui seul comprit qu'en fait, « il ne se remettait pas... » de sa maladie de la vie. « Remettre », ce verbe prit sens tout à coup. Il ressemblait à un arc-en-ciel déclinant ses couleurs au-dessus des terres mornes et plates qui avaient accompagné jusque-là ses errances.

Mais, vous le savez, les arcs-en-ciel disparaissent aussi rapidement qu'ils sont apparus. « Lui » se revint, seul, pleurant, attendant en vain que l'arc-en-ciel un instant entrevu revienne après cette pluie qui l'avait nourri. Il ne saisit pas l'arrivée du soleil qui se mit à boire l'eau et à chauffer la terre. « Lui » – c'est finalement ce qui lui va le mieux – pense depuis que l'arc-en-ciel est la seule chose qui le garde en vie... en attendant la mort.

## « Je ne vous remets pas... »

« J'entends par cela tout autre chose  
Le puits serait le cœur  
Chaque mur un accomplissement du vide. »  
C. Royet-Journoud (1997)

Cette phrase, il l'avait entendue souvent. Parfois, elle s'imposait à lui. Il la découpait en petits bouts : « Je... vous... ne-pas... » Il butait sur « remettre ». Cette interrogation voilée le mettait dans une certaine obligation de répondre, d'autant plus qu'elle s'accompagnait d'un mot d'excuse. Cela rendait la phrase à la fois énigmatique et familière. Il avait cherché dans un dictionnaire « remettre ». Il s'était perdu dans la polysémie de ce verbe et en avait profité pour en annuler le sens. Il lui avait paru, malgré tout, qu'il était question de temps et que tout changeait à force de remettre au lendemain.

Quand il était enfant, on lui disait souvent : « Mon Dieu, comme tu as grandi ! » Il s'étonnait qu'on mette Dieu dans cette croissance. Il en était content aussi. Un jour, croyant faire plaisir, il dit à une grande personne : « Mon Dieu, comme vous avez grandi ! » Il sentit autour de lui une incompréhension, une gêne qui se traduisit par des rires. La glace n'était pas brisée, bien au contraire, le temps se figea. Souvent depuis, cette impression vague et décalée ponctua sa vie. Il vit avec elle en bonne intelligence. Il comprit alors qu'il était, non pas différent des autres, mais avec des cales manquantes, ce qui rendait son équilibre précaire et le mettait à côté des choses et des gens.

À l'école, on le confondait avec d'autres enfants, comme s'il n'était pas reconnaissable ; il portait le prénom d'autres. En fait, il était « passe-partout ». Il n'imprégnait pas les gens qui le rencontraient. Il ne laissait aucune trace de son passage. Il n'était pas pour autant invisible, car on s'adressait à « lui », mais « lui »

était souvent un autre. Un jour, il décida d'avoir un nom et un prénom. Il se choisit un prénom qui pouvait aller aussi bien à une fille qu'à un garçon. Il joua même à s'oublier lui-même. Un jour, il alla jusqu'à s'oublier, il marchait dans une rue et se perdit à lui-même. Il éprouva un certain soulagement quand il se retrouva devant chez lui. Le mot « retrouvaille » l'envahit. Il aimait ce mot dans lequel il y a « trouvaille ». Après avoir refermé la porte derrière lui, il se souvint d'un épisode de sa vie d'enfant, ou plutôt, il se souvint qu'on le lui avait raconté souvent. Il vivait avec ce souvenir, mais il n'avait jamais su s'il l'avait vraiment vécu, s'il avait été là ce jour où sa mère l'avait oublié dans un grand magasin. En revanche, il reconnaissait bien là sa mère, regardant ailleurs, toujours en recherche de choses futiles qu'elle ne trouvait jamais mais qu'elle s'épuisait à poursuivre. Il avait toujours eu envie d'être une chose futile pour intéresser sa mère... Il s'y était employé, mais rien n'arrêtait le regard de sa mère.

Plus grand, il envisagea de devenir espion. Un métier comme un autre pour quelqu'un qui ne ressemble à rien mais à tout le monde. Ses parents ne comprirent pas son choix. Ils pensèrent que c'était une façon de continuer à être curieux des choses que les grandes personnes cachent. Il fit de nombreuses démarches pour tenter d'exister... Elles n'eurent pas de suite.

Bien plus tard, quelqu'un lui dit encore une fois : « Je ne vous remets pas ! » Il s'entendit répondre : « Moi non plus. » La personne rit de ce qu'elle pensait être un mot d'esprit. Lui seul comprit qu'en fait, « il ne se remettait pas... » de sa maladie de la vie. « Remettre », ce verbe prit sens tout à coup. Il ressemblait à un arc-en-ciel déclinant ses couleurs au-dessus des terres mornes et plates qui avaient accompagné jusque-là ses errances.

Mais, vous le savez, les arcs-en-ciel disparaissent aussi rapidement qu'ils sont apparus. « Lui » se revit, seul, pleurant, attendant en vain que l'arc-en-ciel un instant entrevu revienne après cette pluie qui l'avait nourri. Il ne saisit pas l'arrivée du soleil qui se mit à boire l'eau et à chauffer la terre. « Lui » – c'est finalement ce qui lui va le mieux – pense depuis que l'arc-en-ciel est la seule chose qui le garde en vie... en attendant la mort.

## Écrit sur du vent

« Elle se sentait très jeune ; et en même temps incroyablement âgée [...] elle survivrait, elle en était convaincue, dans les arbres de chez elle... dans des gens qu'elle n'avait jamais connus, elle s'étendrait comme une brume... »

V. Woolf (1994)

Marie a toujours adoré les papillons, leur légèreté et leur beauté éphémère. Ils ne se laissent pas attraper, ils sont silencieux et insaisissables. Semblables à des fleurs mobiles, ils se fanent comme elles et disparaissent on ne sait où ni comment. On ne trouve jamais de papillons morts, ils se délitent, ils tombent peut-être en poussière ou se cachent pour mourir. Les papillons ne laissent pas de traces.

Pour Marie, la question essentielle est celle des traces. Il n'en faut pas, c'est mieux, dit-elle, mais elle souffre à l'idée de n'en laisser aucune. Sa vie s'est organisée autour de l'idée que les traces n'ont pas d'importance. Petite, menant contre son gré une vie de nomade, déménageant sans arrêt au fil de l'histoire de ses parents, elle a pris l'habitude de ne pas faire attention aux objets puisqu'elle est obligée de les perdre. Ou plutôt elle les perd pour ne pas devoir les quitter. Les lieux lui importent peu car ils changent tout le temps. Elle ne possède aucun objet personnel, rien ne l'a suivie depuis son enfance, aucun jouet, aucun livre. Elle est d'ailleurs incapable de garder quoi que ce soit, elle égare, elle donne, elle prête, elle oublie. Marie s'étonne de constater autour d'elle combien les gens sont attachés aux objets et à la notion de transmission matérielle. Ceux de ses grands-parents ont disparu, ceux de ses parents sont réduits à peu de chose, car ils lui semblaient ne pas valoir la peine ou n'étaient pas à son goût : elle s'en est débarrassée.

Ce qu'elle garde en elle, ce sont des images de lieux, des cadres dans lesquels se sont déroulées des actions, des scènes, des conversations, des souvenirs de gens aimés, en plans rapprochés, des regards, des voix, des odeurs, des lumières, des ombres. Devant ce film intérieur, elle est comme au cinéma, en position d'observatrice plutôt qu'actrice. Elle évoque une figure maternelle douce et déjà vieille sous une glycine où bourdonnent les abeilles, le parfum du linge amidonné, la chaleur et le poids du gros fer qui repasse, une véranda dans la lumière pâle d'un hiver enneigé. On ne parle pas mais on est en sécurité. Elle peut voir aussi une très vieille grand-mère, vêtue de noir, déjà hors du monde présent, le regard vide, qui brosse sa jupe à l'infini. On se tait, c'est triste, elle est seule.

Noël n'a jamais existé pour Marie. Une seule fois, elle a reçu une grande poupée, laide et peinturlurée, en papier mâché de mauvaise qualité. Elle était émerveillée. Mais elle l'a oubliée la nuit sur le balcon et il a plu. Le lendemain, la poupée était molle, défigurée, son fard avait coulé comme un vieux masque de carnaval. Elle n'en a pas eu d'autre.

Marie lisait beaucoup, tout le temps, tout ce qu'elle trouvait. Les livres n'étaient ni à elle ni pour elle, partout où elle passait elle se sentait hébergée, tellement seule et accrochée à des mots. Elle s'est mise à écrire mais elle jetait tout ce qu'elle écrivait, ou le brûlait comme si elle en avait honte. Rien n'en est resté. Tout a été perdu d'un lieu à l'autre, ainsi que des lettres qu'elle n'envoyait pas. Quelqu'un de son entourage a retrouvé un jour chez un bouquiniste un livre qui lui avait appartenu et qui portait son nom écrit avec une adresse qu'elle n'a pas reconnue. Cette étrange expérience de retrouver un livre voyageur, à elle mais pas à elle, abandonné, en errance, et revenu à elle sans qu'elle le reconnaisse, a beaucoup troublé Marie. Puis elle l'a perdu à nouveau.

Rien ne lui appartient, dit-elle. Elle aime les châteaux de sable qu'elle voit faire aux enfants sur la plage et elle attend l'instant inouï où la marée montante va les effacer. Elle écrit sur le sable, sur la buée des fenêtres l'hiver, elle jette des brindilles dans l'eau des ruisseaux rien que pour les voir s'en aller en tourbillonnant.

## Écrit sur du vent

« Elle se sentait très jeune ; et en même temps incroyablement âgée [...] elle survivrait, elle en était convaincue, dans les arbres de chez elle... dans des gens qu'elle n'avait jamais connus, elle s'étendrait comme une brume... »

V. Woolf (1994)

Marie a toujours adoré les papillons, leur légèreté et leur beauté éphémère. Ils ne se laissent pas attraper, ils sont silencieux et insaisissables. Semblables à des fleurs mobiles, ils se fanent comme elles et disparaissent on ne sait où ni comment. On ne trouve jamais de papillons morts, ils se délitent, ils tombent peut-être en poussière ou se cachent pour mourir. Les papillons ne laissent pas de traces.

Pour Marie, la question essentielle est celle des traces. Il n'en faut pas, c'est mieux, dit-elle, mais elle souffre à l'idée de n'en laisser aucune. Sa vie s'est organisée autour de l'idée que les traces n'ont pas d'importance. Petite, menant contre son gré une vie de nomade, déménageant sans arrêt au fil de l'histoire de ses parents, elle a pris l'habitude de ne pas faire attention aux objets puisqu'elle est obligée de les perdre. Ou plutôt elle les perd pour ne pas devoir les quitter. Les lieux lui importent peu car ils changent tout le temps. Elle ne possède aucun objet personnel, rien ne l'a suivie depuis son enfance, aucun jouet, aucun livre. Elle est d'ailleurs incapable de garder quoi que ce soit, elle égare, elle donne, elle prête, elle oublie. Marie s'étonne de constater autour d'elle combien les gens sont attachés aux objets et à la notion de transmission matérielle. Ceux de ses grands-parents ont disparu, ceux de ses parents sont réduits à peu de chose, car ils lui semblaient ne pas valoir la peine ou n'étaient pas à son goût : elle s'en est débarrassée.

Ce qu'elle garde en elle, ce sont des images de lieux, des cadres dans lesquels se sont déroulées des actions, des scènes, des conversations, des souvenirs de gens aimés, en plans rapprochés, des regards, des voix, des odeurs, des lumières, des ombres. Devant ce film intérieur, elle est comme au cinéma, en position d'observatrice plutôt qu'actrice. Elle évoque une figure maternelle douce et déjà vieille sous une glycine où bourdonnent les abeilles, le parfum du linge amidonné, la chaleur et le poids du gros fer qui repasse, une véranda dans la lumière pâle d'un hiver enneigé. On ne parle pas mais on est en sécurité. Elle peut voir aussi une très vieille grand-mère, vêtue de noir, déjà hors du monde présent, le regard vide, qui brosse sa jupe à l'infini. On se tait, c'est triste, elle est seule.

Noël n'a jamais existé pour Marie. Une seule fois, elle a reçu une grande poupée, laide et peinturlurée, en papier mâché de mauvaise qualité. Elle était émerveillée. Mais elle l'a oubliée la nuit sur le balcon et il a plu. Le lendemain, la poupée était molle, défigurée, son fard avait coulé comme un vieux masque de carnaval. Elle n'en a pas eu d'autre.

Marie lisait beaucoup, tout le temps, tout ce qu'elle trouvait. Les livres n'étaient ni à elle ni pour elle, partout où elle passait elle se sentait hébergée, tellement seule et accrochée à des mots. Elle s'est mise à écrire mais elle jetait tout ce qu'elle écrivait, ou le brûlait comme si elle en avait honte. Rien n'en est resté. Tout a été perdu d'un lieu à l'autre, ainsi que des lettres qu'elle n'envoyait pas. Quelqu'un de son entourage a retrouvé un jour chez un bouquiniste un livre qui lui avait appartenu et qui portait son nom écrit avec une adresse qu'elle n'a pas reconnue. Cette étrange expérience de retrouver un livre voyageur, à elle mais pas à elle, abandonné, en errance, et revenu à elle sans qu'elle le reconnaisse, a beaucoup troublé Marie. Puis elle l'a perdu à nouveau.

Rien ne lui appartient, dit-elle. Elle aime les châteaux de sable qu'elle voit faire aux enfants sur la plage et elle attend l'instant inouï où la marée montante va les effacer. Elle écrit sur le sable, sur la buée des fenêtres l'hiver, elle jette des brindilles dans l'eau des ruisseaux rien que pour les voir s'en aller en tourbillonnant.

## Écrit sur du vent

« Elle se sentait très jeune ; et en même temps incroyablement âgée [...] elle survivrait, elle en était convaincue, dans les arbres de chez elle... dans des gens qu'elle n'avait jamais connus, elle s'étendrait comme une brume... »

V. Woolf (1994)

Marie a toujours adoré les papillons, leur légèreté et leur beauté éphémère. Ils ne se laissent pas attraper, ils sont silencieux et insaisissables. Semblables à des fleurs mobiles, ils se fanent comme elles et disparaissent on ne sait où ni comment. On ne trouve jamais de papillons morts, ils se délitent, ils tombent peut-être en poussière ou se cachent pour mourir. Les papillons ne laissent pas de traces.

Pour Marie, la question essentielle est celle des traces. Il n'en faut pas, c'est mieux, dit-elle, mais elle souffre à l'idée de n'en laisser aucune. Sa vie s'est organisée autour de l'idée que les traces n'ont pas d'importance. Petite, menant contre son gré une vie de nomade, déménageant sans arrêt au fil de l'histoire de ses parents, elle a pris l'habitude de ne pas faire attention aux objets puisqu'elle est obligée de les perdre. Ou plutôt elle les perd pour ne pas devoir les quitter. Les lieux lui importent peu car ils changent tout le temps. Elle ne possède aucun objet personnel, rien ne l'a suivie depuis son enfance, aucun jouet, aucun livre. Elle est d'ailleurs incapable de garder quoi que ce soit, elle égare, elle donne, elle prête, elle oublie. Marie s'étonne de constater autour d'elle combien les gens sont attachés aux objets et à la notion de transmission matérielle. Ceux de ses grands-parents ont disparu, ceux de ses parents sont réduits à peu de chose, car ils lui semblaient ne pas valoir la peine ou n'étaient pas à son goût : elle s'en est débarrassée.

Ce qu'elle garde en elle, ce sont des images de lieux, des cadres dans lesquels se sont déroulées des actions, des scènes, des conversations, des souvenirs de gens aimés, en plans rapprochés, des regards, des voix, des odeurs, des lumières, des ombres. Devant ce film intérieur, elle est comme au cinéma, en position d'observatrice plutôt qu'actrice. Elle évoque une figure maternelle douce et déjà vieille sous une glycine où bourdonnent les abeilles, le parfum du linge amidonné, la chaleur et le poids du gros fer qui repasse, une véranda dans la lumière pâle d'un hiver enneigé. On ne parle pas mais on est en sécurité. Elle peut voir aussi une très vieille grand-mère, vêtue de noir, déjà hors du monde présent, le regard vide, qui brosse sa jupe à l'infini. On se tait, c'est triste, elle est seule.

Noël n'a jamais existé pour Marie. Une seule fois, elle a reçu une grande poupée, laide et peinturlurée, en papier mâché de mauvaise qualité. Elle était émerveillée. Mais elle l'a oubliée la nuit sur le balcon et il a plu. Le lendemain, la poupée était molle, défigurée, son fard avait coulé comme un vieux masque de carnaval. Elle n'en a pas eu d'autre.

Marie lisait beaucoup, tout le temps, tout ce qu'elle trouvait. Les livres n'étaient ni à elle ni pour elle, partout où elle passait elle se sentait hébergée, tellement seule et accrochée à des mots. Elle s'est mise à écrire mais elle jetait tout ce qu'elle écrivait, ou le brûlait comme si elle en avait honte. Rien n'en est resté. Tout a été perdu d'un lieu à l'autre, ainsi que des lettres qu'elle n'envoyait pas. Quelqu'un de son entourage a retrouvé un jour chez un bouquiniste un livre qui lui avait appartenu et qui portait son nom écrit avec une adresse qu'elle n'a pas reconnue. Cette étrange expérience de retrouver un livre voyageur, à elle mais pas à elle, abandonné, en errance, et revenu à elle sans qu'elle le reconnaisse, a beaucoup troublé Marie. Puis elle l'a perdu à nouveau.

Rien ne lui appartient, dit-elle. Elle aime les châteaux de sable qu'elle voit faire aux enfants sur la plage et elle attend l'instant inouï où la marée montante va les effacer. Elle écrit sur le sable, sur la buée des fenêtres l'hiver, elle jette des brindilles dans l'eau des ruisseaux rien que pour les voir s'en aller en tourbillonnant.

## Écrit sur du vent

« Elle se sentait très jeune ; et en même temps incroyablement âgée [...] elle survivrait, elle en était convaincue, dans les arbres de chez elle... dans des gens qu'elle n'avait jamais connus, elle s'étendrait comme une brume... »

V. Woolf (1994)

Marie a toujours adoré les papillons, leur légèreté et leur beauté éphémère. Ils ne se laissent pas attraper, ils sont silencieux et insaisissables. Semblables à des fleurs mobiles, ils se fanent comme elles et disparaissent on ne sait où ni comment. On ne trouve jamais de papillons morts, ils se délitent, ils tombent peut-être en poussière ou se cachent pour mourir. Les papillons ne laissent pas de traces.

Pour Marie, la question essentielle est celle des traces. Il n'en faut pas, c'est mieux, dit-elle, mais elle souffre à l'idée de n'en laisser aucune. Sa vie s'est organisée autour de l'idée que les traces n'ont pas d'importance. Petite, menant contre son gré une vie de nomade, déménageant sans arrêt au fil de l'histoire de ses parents, elle a pris l'habitude de ne pas faire attention aux objets puisqu'elle est obligée de les perdre. Ou plutôt elle les perd pour ne pas devoir les quitter. Les lieux lui importent peu car ils changent tout le temps. Elle ne possède aucun objet personnel, rien ne l'a suivie depuis son enfance, aucun jouet, aucun livre. Elle est d'ailleurs incapable de garder quoi que ce soit, elle égare, elle donne, elle prête, elle oublie. Marie s'étonne de constater autour d'elle combien les gens sont attachés aux objets et à la notion de transmission matérielle. Ceux de ses grands-parents ont disparu, ceux de ses parents sont réduits à peu de chose, car ils lui semblaient ne pas valoir la peine ou n'étaient pas à son goût : elle s'en est débarrassée.

Ce qu'elle garde en elle, ce sont des images de lieux, des cadres dans lesquels se sont déroulées des actions, des scènes, des conversations, des souvenirs de gens aimés, en plans rapprochés, des regards, des voix, des odeurs, des lumières, des ombres. Devant ce film intérieur, elle est comme au cinéma, en position d'observatrice plutôt qu'actrice. Elle évoque une figure maternelle douce et déjà vieille sous une glycine où bourdonnent les abeilles, le parfum du linge amidonné, la chaleur et le poids du gros fer qui repasse, une véranda dans la lumière pâle d'un hiver enneigé. On ne parle pas mais on est en sécurité. Elle peut voir aussi une très vieille grand-mère, vêtue de noir, déjà hors du monde présent, le regard vide, qui brosse sa jupe à l'infini. On se tait, c'est triste, elle est seule.

Noël n'a jamais existé pour Marie. Une seule fois, elle a reçu une grande poupée, laide et peinturlurée, en papier mâché de mauvaise qualité. Elle était émerveillée. Mais elle l'a oubliée la nuit sur le balcon et il a plu. Le lendemain, la poupée était molle, défigurée, son fard avait coulé comme un vieux masque de carnaval. Elle n'en a pas eu d'autre.

Marie lisait beaucoup, tout le temps, tout ce qu'elle trouvait. Les livres n'étaient ni à elle ni pour elle, partout où elle passait elle se sentait hébergée, tellement seule et accrochée à des mots. Elle s'est mise à écrire mais elle jetait tout ce qu'elle écrivait, ou le brûlait comme si elle en avait honte. Rien n'en est resté. Tout a été perdu d'un lieu à l'autre, ainsi que des lettres qu'elle n'envoyait pas. Quelqu'un de son entourage a retrouvé un jour chez un bouquiniste un livre qui lui avait appartenu et qui portait son nom écrit avec une adresse qu'elle n'a pas reconnue. Cette étrange expérience de retrouver un livre voyageur, à elle mais pas à elle, abandonné, en errance, et revenu à elle sans qu'elle le reconnaisse, a beaucoup troublé Marie. Puis elle l'a perdu à nouveau.

Rien ne lui appartient, dit-elle. Elle aime les châteaux de sable qu'elle voit faire aux enfants sur la plage et elle attend l'instant inouï où la marée montante va les effacer. Elle écrit sur le sable, sur la buée des fenêtres l'hiver, elle jette des brindilles dans l'eau des ruisseaux rien que pour les voir s'en aller en tourbillonnant.